



AU *plus beau* MOMENT

NOVELLA



JOSEFINE WEISS

Le livre

La première impression que Lilli et August ont l'un de l'autre ne pourrait pas être pire : lui, un crétin arrogant ; elle, un épouvantail acariâtre. Heureusement, le fait de rester coincés ensemble en pleine nuit pendant deux heures dans un ascenseur leur offre l'occasion de revoir ces premiers jugements. À travers un jeu destiné d'abord à tuer le temps, non seulement ils apprennent à se découvrir, mais ils y voient aussi plus clair sur certains aspects de leur propre vie.

De cette franchise naissent la sympathie et une vraie proximité, peut-être même davantage, mais cela demeure inavoué. Après leur sauvetage, ils se séparent sans rien savoir de l'autre que le prénom. Impossible pourtant de s'oublier. Le destin leur réservera-t-il une seconde chance pour ce moment manqué ?

L'autrice

Après avoir interrompu mes études, je suis partie faire le tour du monde pour découvrir ce que je voulais vraiment de la vie.

Au fil de mon voyage, j'ai connu les hauts et les bas de l'existence humaine : le grand amour, les déceptions amères, les heureux hasards et les coups du sort imprévus. J'ai rencontré d'innombrables personnes, chacune avec sa propre histoire, et toutes ont laissé une empreinte en moi.

Inspirée par ces rencontres et ces expériences, j'ai commencé à écrire mes premiers romans.

Pardonnez-moi de laisser mes histoires parler d'elles-mêmes et de ne pas trop en dire sur moi. Après tout, la vie est bien trop riche pour n'en montrer qu'un seul visage, n'est-ce pas ?

Avant de commencer ta lecture

Chaque traduction est un pont entre les cœurs.

Cette histoire est née en allemand et parle désormais en français, portant ses émotions à travers ce pont.

J'ai fait de mon mieux pour en préserver le battement, la chaleur et la sincérité.

Si une phrase te semble un peu étrange, écris-moi à feedback@josefineweiss.de — ton retour compte vraiment pour moi.

Merci d'être là, et de ressentir avec moi.

Au plus beau moment

L'histoire de Lilli et August

Nouvelle

Josefine Weiss

© 2021 FeuerWerke Verlag, tous droits réservés

Maracuja GmbH, Laerheider Weg 13, 47669 Wachtendonk, Germany

Conception de la couverture : Catrin Sommer – rausch-gold.com, avec des visuels
Adobe Stock 182870423, 225623631

Révision linguistique : Corinna Rindlisbacher

Traduction : commandée par FeuerWerke Verlag

Révision rédactionnelle : Josefine Weiss

Toute ressemblance ou confusion éventuelle entre des personnages fictifs de ce livre et des personnes réelles est fortuite et sans lien avec la réalité.

Tous les textes et images de ce livre sont protégés par le droit d’auteur et ne peuvent être utilisés par des tiers sans l’autorisation explicite de l’auteur, du détenteur des droits et de l’éditeur.

Chapitre 1

Un bruit bizarre, une secousse. L'ascenseur s'est arrêté, quelque part entre le troisième et le deuxième étage.

Non !

Non, non, non, fait chier ! Pas ça, pas en plein milieu de la nuit.

L'homme qui se trouvait avec elle dans l'ascenseur soupira d'ennui et appuya sur le bouton d'appel d'urgence. C'était vraiment écrit comme ça : bouton d'appel d'urgence. Pourquoi pas simplement bouton d'urgence ? Plus personne ne se souciait-il du bon usage de la langue ?

Il pressa donc le bouton, puis appuya sa tête contre le grand miroir en attendant, les yeux fixés dans le vide. Pourquoi y avait-il toujours des miroirs dans ces foutus ascenseurs ? À quoi ça servait ?

De l'interphone mural sortit une tonalité, semblable à celle d'un téléphone. D'un instant à l'autre, une voix aimable ou peut-être fatiguée allait répondre, et ils pourraient signaler qu'ils étaient coincés. Ensuite, au plus tard dans les trente minutes, quelqu'un du service de maintenance serait là pour les libérer. C'était du moins ce qu'elle avait lu quelque part. Trente minutes sur à peine deux mètres carrés avec ce type qui l'ignorait superbement. Le rêve !

La tonalité s'arrêta. Quelqu'un devait répondre maintenant.

Rien. La communication avait été coupée.

Le gars fronça les sourcils, mais avant qu'il ne puisse agir de nouveau, elle avait déjà appuyé sur le bouton et fixait l'interphone comme si elle voulait invoquer magiquement une voix à l'autre bout du fil.

La tonalité retentit de nouveau brièvement, puis s'interrompit après quelques secondes, sans que rien ne se passe.

— C'est quoi ce bordel ? lâcha-t-elle, en frappant une troisième fois sur le bouton du plat de la main.

— Ils ont sûrement reçu un signal, dit le type avec flegme. Je suppose qu'à la centrale, ils peuvent localiser l'appel et envoyer quelqu'un.

Il n'avait aucune idée de la manière dont fonctionnaient les signaux d'alerte pour les ascenseurs en panne, mais avant que l'hystérique avec ses racines sombres sous ses mèches blondes ne pète complètement un câble, il préférait tenter de la calmer.

Elle le foudroya du regard, comme s'il avait personnellement provoqué l'arrêt de la cabine. Il l'ignora et se réadossa au miroir. Tout à fait serein.

Elle appuya encore sur le bouton à plusieurs reprises, puis abandonna et se laissa glisser par terre.

Pourvu qu'elle ne se mette pas à chialer, c'était tout ce qui lui manquait.

— Vous êtes claustrophobe ? demanda-t-il.

— Non.

— Bien.

Silence. Elle regarda sa montre. Cinq minutes passèrent. Dix. À un moment donné dans les prochaines heures, elle aurait besoin d'aller aux toilettes, et elle n'avait pas l'intention de se faire pipi dessus devant ce George Clooney de pacotille, arrogant et super détendu.

Elle se leva soudain et cria :

— HOOOOOLÀÀÀÀÀ !

Tout en frappant plusieurs fois contre la porte.

— Ça ne sert à rien !

— Ah bon ?! Je suppose que rester adossé au mur avec décontraction envoie des signaux bien plus efficaces, hein ? Désolée, je ne savais pas que vous étiez une sorte de X-Man capable de faire apparaître des secours par la seule force de la pensée.

Il esquaissa un petit sourire supérieur. Il n'allait pas s'abaisser au niveau de cette harpie. Certainement pas.

À la place, il se demandait intérieurement pourquoi le sort ne lui avait pas permis de partager cette situation avec une femme ayant un peu de classe. Une femme pour qui ça vaudrait le coup de rester coincé dans un ascenseur, avec qui l'attente serait au moins un peu plus agréable. Une femme cultivée, belle, soignée et élégante, qui, en cas de catastrophe, commencerait par se remettre du rouge à lèvres avec calme au lieu de piquer une crise de façon aussi peu érotique.

Elle bouillait intérieurement. C'était exactement le genre de truc dont on rêve : rester coincée dans un ascenseur à une heure du matin, dans un immeuble inconnu, sans liaison avec le système d'urgence, mais en compagnie d'un idiot blasé.

Est-ce qu'elle n'aurait pas pu partir ne serait-ce que cinq minutes plus tôt ?

Tout ça parce que Maja n'avait pas trouvé tout de suite cette foutue photo de ses dernières vacances avec Helge. La photo compromettante où il avait déjà presque

la main sur les fesses de Simone, l'ancienne meilleure amie de Maja et désormais sa pire ennemie.

Ce n'était vraiment pas nécessaire. Pourquoi encore cette photo ? Simone le faisait avec Helge, tout le monde le savait, et Maja avait besoin de vider son sac, d'accord. Mais elle aurait pu le faire cinq minutes plus tôt.

Elle aurait pu commander le taxi cinq minutes plus tôt, partir cinq minutes plus tôt, et tout aurait été parfait.

Le taxi !

— J'ai commandé un taxi, lâcha-t-elle.

— Il doit être déjà reparti, rétorqua-t-il sèchement.

— Mais le chauffeur va bien se demander où je suis !

Il fit une grimace de pitié.

— Sûrement pas. Il est simplement reparti, quoi d'autre ?

Soudain, elle ouvrit de grands yeux, la bouche bée, et se réjouit :

— Mais j'ai un portable !

— Moi aussi, dit-il avec le même calme qu'il affichait depuis qu'il était monté dans l'ascenseur.

Elle sortit son vieux téléphone et l'examina.

— Merde ! Je n'ai pas de réseau.

— Je sais.

— Comment le savez-vous ?

— J'habite ici. Il n'y a pas de réseau dans l'ascenseur.

— Vous auriez pu le dire tout de suite.

Il s'abstint de répondre.

Quelle peste.

Idiot.

— Je ne vais pas rester ici toute la nuit, déclara-t-elle avec détermination.

— Dans les films, ils sortent toujours par le toit de l'ascenseur. Vous pouvez toujours essayer, suggéra-t-il sans même la regarder.

En plus d'être inutile et arrogant, ce type se moquait d'elle. Un vrai connard, en somme.

Elle appuya de nouveau sur l'appel d'urgence. Juste comme ça. Pour la forme. Avec exactement le même résultat que précédemment.

Elle se rassit par terre et réfléchit, refusant d'admettre que seul le hasard les sortirait de ce pétrin. Un noctambule qui rentrerait tard, quelqu'un qui ferait une crise cardiaque dans l'immeuble, une perquisition nocturne du fisc, un criminel en cavale arrêté ici, un cambrioleur... n'importe qui ferait l'affaire.

Il l'observait. Après tout, il n'avait rien d'autre à faire, et l'ennui commençait à le gagner. Son front plissé, sa bouche pincée, ses racines brunes, ses vêtements révélant une indifférence totale à la mode. Comment une femme pouvait-elle se balader ainsi ? Il y avait des miroirs partout, même ici. Ne se regardait-elle jamais ? N'avait-elle pas de petit ami pour lui offrir un peu de maquillage ou une séance chez le coiffeur ? Un chemisier élégant au lieu de cette chemise de bûcheron à carreaux. Était-ce un héritage paternel ? Et ce jean sans marque, informe et déformé... pourtant, ses fesses auraient très bien rendu dans un 501 ; elles n'étaient pas si mal.

— Vous n'avez pas dit que vous habitiez ici ? demanda-t-elle soudain, levant les yeux vers lui si vite qu'il sursauta, comme pris en faute. La lumière tombait d'en haut dans ses yeux. Ils étaient d'un vert éclatant — tellement verts qu'il remarqua, stupéfait, à quel point il les trouvait beaux.

Vifs. Pleins d'espoir.

Ils le fixaient, attendant une réponse.

— Je... euh, oui, j'habite ici, dit-il, tandis qu'elle se demandait pourquoi il semblait soudain si troublé. Elle se releva.

— Et par hasard, est-ce que vous auriez une femme ? demanda-t-elle, ses yeux verts grand ouverts.

Aha. Elle réfléchissait. Elle supposait que quelqu'un finirait par s'inquiéter de son absence s'il n'habitait pas seul. Raté.

Sa femme était justement la raison pour laquelle il avait quitté l'appartement plus tôt. Une fois de plus. Elle ne s'inquiéterait certainement pas de son absence — pas avant demain matin. Elle ne s'attendait pas à le revoir dans l'immédiat. Et si elle savait qu'il était coincé quelques étages plus bas avec un épouvantail grincheux aux yeux verts envoûtants, elle ne lèverait sûrement pas le petit doigt pour le libérer. Au contraire, elle ouvrirait sa meilleure bouteille de vin et trinquerait seule à cette satisfaction exceptionnelle.

— Par hasard, j'en ai une, oui, répondit-il simplement.

— En haut ?

— Oui, en haut, confirma-t-il à contrecœur. Elle dort probablement déjà.
Allait-elle s'arrêter là ? Bien sûr que non. Comme il s'en doutait.

— Mais elle va bien finir par remarquer votre absence ! Elle va s'inquiéter. On ne dort pas comme ça sans se poser de questions.
Ses yeux s'étaient assombris, sauf lorsque la lumière les frappait sous le bon angle : alors un éclair vert jaillissait.

Il détestait que cette plaie ambulante le trouble autant. Une plaie ambulante sans aucun attrait, pensa-t-il encore une fois, pour ancrer cette certitude dans son esprit.

Il détourna le regard, allant jusqu'à fermer les yeux.

— Bon, d'accord... elle ne dort probablement pas. Mais croyez-moi, elle ne se fait sûrement aucun souci.

Comme elle restait silencieuse un long moment, il regarda de nouveau vers elle. Elle avait les sourcils haussés et affichait un sourire insolent. De belles dents.

Il détourna encore la tête et grommela :

— Qu'est-ce qu'il y a à sourire comme ça ?

Elle rit doucement et se rassit par terre.

Très bien, pas d'aide à attendre de la femme indifférente. Mais au moins, elle avait fissuré sa carapace d'arrogance.

Monsieur Je-suis-trop-cool-et-rien-ne-m'atteint avait des problèmes de couple. Et du genre à pousser l'un des partenaires — lui, en l'occurrence — hors de la maison au milieu de la nuit. Y avait-il quelque chose de plus stupide que de rester coincé dans un ascenseur dans une telle situation ?

— Est-ce que vous avez des enfants ? demanda-t-elle.

— Je ne vois pas en quoi cela vous regarde.

— Est-ce que vous connaissez le film *Le Silence des agneaux* ?

Il fit une grimace agacée mais finit lui aussi par se laisser glisser au sol.

— Pourquoi ?

— Il y a cet accord entre Jodie Foster et Hannibal Lecter...

— L'une est une actrice, l'autre un personnage de fiction, précisa-t-il.

— Oui, je sais. Je confonds souvent les deux, parce que je ne me souviens que de l'un d'entre eux. Je ne me rappelle plus du nom de Jodie Foster dans le film.

— Clarice Starling, dit-il.

— Vous connaissez donc le film ?

- Qui ne le connaît pas ?
- Eh bien, mon amie Maja, par exemple...
- C'était une question rhétorique.

Il leva les yeux au ciel.

Connard, pensa-t-elle, mais elle ignora la remarque. L'épouse indifférente lui avait conféré un petit côté humain. Presque pitoyable.

Presque.

- Vous pourriez en venir au fait ? Vous n'alliez pas m'expliquer quelque chose ?

En fait, pas pitoyable du tout. Mais puisqu'elle devait passer le temps avec cet idiot, et qu'il n'était pas question de se bécoter, autant établir une base de conversation intéressante.

- *Quid pro quo* ! lança-t-elle comme un défi.

— Quoi ?

— C'est ce qu'ils ont fait.

— Fait ? railla-t-il.

— On s'en fout du terme que vous utilisez, l'aborda-t-elle. Elle lui a raconté quelque chose de personnel, et en échange, elle a obtenu des informations.

— Et alors ?

— Dites-moi si vous avez des enfants, et je vous raconterai quelque chose sur moi.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que j'ai envie d'apprendre quoi que ce soit sur vous ?

— Vous avez toujours été un tel connard, ou c'est ce mariage de merde avec Madame Je-m'en-fous qui vous a rendu comme ça ?

Waouh. C'était ce genre de femme, donc. Il l'avait blessée et elle ripostait aussitôt, avec une acuité redoutable. C'était assez impressionnant. Son derrière, ses yeux, ses dents et sa combativité : tout cela l'était. Tout comme la façon dont elle redressait le menton en le fusillant du regard. Un mot de plus et elle allait le démolir, l'exécuter verbalement sans pitié.

— Je n'ai pas d'enfants, et je ne sais pas si j'étais déjà comme ça avant ou si je le suis devenu au cours de nos six années de mariage, dit-il après un moment. Est-ce que je peux poser une question à mon tour ? — Son ton était calme et conciliant.

Elle avait une forte tendance à la rancune et à la bouderie, l'un de ses pires défauts, mais elle ne pouvait pas se le permettre dans un ascenseur en panne. Elle ravala sa colère et hocha la tête. Il se racla la gorge.

— Ce n'est pas une impolitesse, dit-il. J'aimerais juste savoir.

— Posez votre question. Ou est-ce que vous croyez sérieusement que j'attends de vous la moindre gentillesse ? Ne vous inquiétez pas, ce sera bientôt mon tour. Alors préparez-vous bien.

C'est vrai : ce serait bientôt son tour, et cela risquait d'être très désagréable.

— Je me préparerais bien, mais mes affaires sont en haut, dit-il.

— On peut aussi arrêter le jeu, proposa-t-elle.

— Et faire quoi ? Rester silencieux face à face pendant des heures ?

— Allez, posez votre question.

Il baissa les yeux et soupira.

— Où étiez-vous avant de monter dans l'ascenseur ? demanda-t-il ensuite.

Elle secoua la tête. Pour qui la prenait-il ?

— Ce n'était pas la question que vous vouliez vraiment poser.

— C'est vrai, admit-il avec un bref rire. Mais c'est égal, non ?

— Ce n'est pas drôle comme ça.

— Pourquoi pas ?

— Parce que ça ne vous intéresse pas, rétorqua-t-elle, agacée. Peut-être que rien ne vous intéresse chez moi, alors laissons tomber. Mais si ce n'est pas le cas, posez-moi la question qui vous intéresse vraiment.

Elle ramena ses genoux contre elle et les entourra de ses bras. Puis elle fit un mouvement brusque et appuya une nouvelle fois sur le bouton d'appel d'urgence.

Il attendit que la tonalité cesse et qu'elle soit de nouveau assise calmement à sa place, les genoux serrés. Puis il dit :

— Très bien. Ce qui m'intéresse vraiment, c'est : pourquoi vous baladez-vous comme ça ?

Elle fronça les sourcils.

— Je ne dis pas ça méchamment, ajouta-t-il aussitôt. Mais c'est quoi cette chemise de bûcheron, et est-ce que vous avez regardé vos racines récemment ? Soit vous refaites votre blond, soit vous passez au brun, mais ces racines vous donnent un air

tellement négligé...

— Vous êtes coiffeur ou quoi ? demanda-t-elle d'un air maussade.

— D'abord votre réponse, ensuite la question suivante.

Elle se tut. Il attendit.

— Comme je l'ai dit, je ne veux pas vous offenser, reprit-il après un moment, mais je devais poser une question qui m'intéressait vraiment, et ça m'intéresse. Parce que vous avez des yeux magnifiques.

— Quel est le rapport ? demanda-t-elle, déstabilisée.

— Je ne sais pas moi-même, mais c'est comme ça.

Elle le jaugea avec scepticisme, de ses beaux yeux verts, regard qu'il soutint sans détour.

Puis elle se leva et se tourna vers le miroir. Elle détestait son reflet : la plupart du temps, il lui renvoyait une image peu amène, pleine de reproches. Mais elle s'en moquait. Elle avait de la répartie, elle était intelligente ; elle n'avait pas besoin d'un miroir complaisant pour lui faire des compliments. Elle n'avait pas non plus besoin d'un type pour en faire. Elle n'avait besoin de personne.

Maja n'en était pas encore là. Elle pleurait encore Helge. Pour elle, c'était du passé. Son apparence ne l'intéressait pas. Plus maintenant.

C'est pour cela qu'elle pouvait regarder ce reflet hostile et observer ses racines laides sans en être le moins du monde gênée. Il ne l'avait ni offensée ni blessée. Il lui avait simplement rappelé ce qu'elle préférait ignorer.

Elle se rassit. Cette fois, pas à côté de lui, mais en face.

— Ça vous intéresse vraiment ?

— Oui.

— Et si je vous disais que mon apparence m'est tout simplement égale ?

— Ce ne serait pas la vérité.

— Comment le savez-vous ?

— À cause de vos yeux, dit-il, comme si c'était une évidence. Et le jeu n'est pas drôle si on se ment.

— Bon, d'accord : seulement des questions qui nous intéressent vraiment et seulement des réponses vraies. Ce sont les règles ?

— Ce sont les règles, confirma-t-il avec un léger sourire. Moins d'arrogance. Presque sympathique.

Elle inspira profondément.

— Je ne me teins plus les cheveux depuis que mon petit ami m’a laissée tomber. Depuis... — elle réfléchit — un mois, trois semaines et deux jours.

Son expression ne montra aucune réaction, ni compréhension ni rejet.

— Ma question était un peu plus vaste, dit-il lorsqu’elle estima manifestement que sa réponse était suffisante. Vous devriez donc y répondre un peu plus en détail.

— Si nous étions assis autour d’une bouteille de vin et que j’avais la possibilité de me saouler en me déchaînant contre ce connard, cette espèce de sale type, alors je vous en dirais bien plus. Mais là... à jeun, je ne le supporte pas. Pas encore.

Il sourit.

— Cette espèce de sale type ! répéta-t-il avec amusement. Vous avez donc déjà surmonté la phase de deuil.

— Je n’ai jamais eu de phase de deuil, affirma-t-elle. J’aurais pu le tuer immédiatement. L’émasculer. L’écorcher vif. Enfin, ce que vous ressentez quand l’homme avec qui vous vivez vous annonce qu’il va emménager avec une autre, parce qu’il en est tombé amoureux.

— Arrêtez, vous allez finir par me faire peur, dit-il en s’écartant légèrement.

Elle eut un rictus.

— Et parce que vous ne pouvez ni l’émasculer ni l’écorcher, vous avez décidé de le punir en vous baladant comme... pardonnez-moi l’expression... un épouvantail ?

— Hé, je croyais que je vous faisais peur.

— Mais j’attends toujours la réponse à ma question. Il va falloir y passer, tous les deux.

Il se pencha en avant et appuya une fois de plus sur la touche. Comme rien ne se produisait, il ajouta :

— Bon, vous n’allez sans doute pas y couper : l’histoire complète. Alors ?

— Mon copain — enfin, mon ex — a une queue-de-cheval, des lunettes rondes, et c’est un cycliste et un piéton convaincu. Les voitures, c’est le mal ; le train, c’est acceptable, lâcha-t-elle brusquement. Cela semblait visiblement capital à ses yeux, puisqu’elle avait jugé nécessaire de commencer par là. Il hocha donc la tête d’un air sérieux, dissimulant sa perplexité.

— Attendriez-vous de quelqu'un comme ça qu'il se plante un jour devant vous et vous avoue, les larmes aux yeux et complètement dévasté, qu'il est tombé amoureux d'une autre femme et qu'il doit rompre pour cette raison ? poursuivit-elle.

— Euh... commença-t-il, croyant un bref instant qu'il s'agissait d'une question sérieuse.

— Il me donnait l'impression que c'était à moi de le consoler ! s'exclama-t-elle sans lui prêter attention. Tellement il faisait pitié. « Ce n'est pas grave », j'ai dit. « Je suis contente que tu sois honnête avec moi. » Et après, je l'ai même pris dans mes bras.

Elle fit un geste brusque et frappa l'air de ses poings, accompagnant le mouvement d'un grognement presque animal.

— Ce petit merdeux. Cette face de rat sans courage !

Malgré lui, un rire lui échappa devant cette nouvelle insulte, ce qui lui valut un regard noir.

— C'est bon, pardon, dit-il d'un ton apaisant. Je ne comprends juste pas comment quelqu'un avec un tel potentiel d'agressivité que vous a pu se laisser faire. Pourquoi ne lui avez-vous pas simplement donné un coup de pied dans les valseuses ? Là, il aurait eu une vraie raison de pleurnicher.

Elle esquissa une moue, mais pas encore un rire.

— Pour ce connard, je me suis décolorée en blonde parce qu'il aimait ça. Et j'ai vidé ma garde-robe parce qu'il vérifiait la provenance de chaque vêtement. Chine ? Hors de question. Vous savez combien de choses viennent de Chine ? J'avais peur de finir par sortir nue. Et tout mon fric passait dans des trucs du magasin bio. Le bio, c'était sacré pour lui. Ma coloration aussi, bien sûr, un produit très cher, de très bonne qualité, et biologiquement irréprochable.

Il secoua la tête.

— Au moins, c'était une bête au lit ? demanda-t-il.

Elle le regarda. Son expression suffisait comme réponse.

— Et maintenant il en torture une autre ? Alors tout va bien. Vous êtes libre, c'est génial. Vous pouvez retourner faire vos courses au supermarché, économiser de l'argent, et vous racheter des fringues chinoises sympas et pas chères.

Elle rit enfin. Il l’imagina avec des cheveux bruns, un tee-shirt sympa et un jean serré, et lui rendit son sourire.

— C’est à mon tour ? demanda-t-elle.

— Bon, d’accord, consentit-il en redoutant le pire. Elle allait lui demander pourquoi il avait fui sa femme en pleine nuit et pourquoi son mariage était un tel désastre. Sujet dont il n’avait absolument pas envie de parler.

— Alors, commença-t-elle en rappelant les règles : seulement ce qui m’intéresse vraiment, et une réponse honnête.

Il acquiesça.

Comme pour un rituel désormais établi, elle appuya sur le bouton et n’attendit la fin de la tonalité pour poser sa question.

— Comment avez-vous rencontré votre femme ?

C’était ça, sa question ? Il la regarda, surpris. Elle haussa les épaules, consciente qu’il s’attendait à autre chose, et croisa les jambes en tailleur.

Il avait du mal à chasser les images récentes : le visage de Dani, déformé par la colère et les reproches. Encore une fois. Elle avait un si joli visage, mais il n’en restait rien lorsqu’elle explosait ; sa voix, d’ordinaire agréable, montait dans des aigus si stridents que cela en devenait douloureux. Cela le dégoûtait, et c’était alors qu’il devait partir.

Ils se disputaient pour des riens. À l’instant encore, il avait seulement mal compris quelque chose qu’elle avait dit, et elle l’avait aussitôt accusé de ne jamais l’écouter, de ne pas s’intéresser à elle, qu’ils n’avaient plus rien à se dire, qu’ils vivaient côte à côte et qu’ils feraient mieux de divorcer.

Ces disputes étaient comme une avalanche : elles partaient de presque rien pour finir en catastrophe. Et là, il devait partir. Un jour, pensait-il chaque fois, il ne reviendrait pas. Mais jusqu’ici, il revenait toujours. Peut-être parce qu’autrefois, c’était différent.

Neuf ans plus tôt, quand ils s’étaient rencontrés.

Il regarda sa compagne d’infortune dans l’ascenseur. Elle ne l’avait pas interrompu et attendait calmement sa réponse. Était-ce de la sensibilité ou simplement de la patience ? Jusqu’ici, elle ne s’était pas montrée particulièrement patiente. Donc, de la sensibilité.

— J'ai rencontré ma femme dans un camping, dit-il. Il y a neuf ans. Elle était là avec une amie, et moi avec un pote. Elles n'arrivaient pas à monter leur tente. Ça confirmait vraiment tous les clichés.

Il rit au souvenir de leur lutte avec les arceaux, des parois qui s'effondraient, et de leurs tentatives maladroites pour tendre les cordes et fixer les sardines.

— « C'est la toute première fois qu'on campe », m'a dit Dani — enfin, Daniela, ma femme. Et c'était si mignon, si défiant, que je suis tombé amoureux d'elle instantanément.

Son visage s'adoucit, perdant toute arrogance.

— Instantanément, répéta-t-il à voix basse.

— Et est-ce qu'elle est aussi tombée amoureuse de vous instantanément ? demanda-t-elle en souriant.

Il haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Je crois. En tout cas, après les vacances, on était ensemble.

Il eut un petit rire résigné. À l'époque, tout était encore beau — disait ce rire. Et maintenant, il était coincé ici, et tout ce qui était beau avait disparu.

— Pourquoi est-ce que la plupart des relations finissent si mal ? demanda-t-elle, songeuse, plus pour elle-même que pour lui.

— C'est le cas ? rétorqua-t-il.

— En tout cas, je ne connais aucun couple qui s'aime encore autant après cinquante ans qu'au premier jour. Beaucoup ne tiennent même pas cinq ans.

— Certains ne se supportent pas plus de cinq semaines, a-t-il ajouté.

— C'est vrai. En partant du principe qu'on va rester coincés ici pendant cinq heures, c'est presque déjà une relation de longue durée.

Ils échangèrent un sourire complice.

— Je crains que cette relation ne soit mise à rude épreuve, car ma vessie, elle, ne tiendra pas cinq heures, avoua-t-il.

— Pas de problème, la mienne non plus, répondit-elle.

— On est dans de beaux draps !

Ils éclatèrent de rire ensemble.

Comme il avait l'air sympathique quand il riait de si bon cœur.

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-elle.

— Hé, c'est à moi de poser une question.

— Ah oui, c'est vrai. Dommage !

Il sourit et demanda :

— Comment vous appelez-vous ?

— Lilli, répondit-elle.

Ses dents étaient vraiment comme des perles, pensa-t-il avec admiration.

— August, dit-il ensuite. Le prénom est tellement atroce que je vous l'offre, ça vous évitera de gaspiller une question.

— C'est très généreux de votre part, répliqua-t-elle. Et je ne le trouve pas si terrible que ça. Mon grand-père s'appelait August.

— CQFD, lança-t-il. Votre grand-père.

— Hé, ne dites rien contre mon grand-père. C'était un type génial. Un aventurier. Il a parcouru le monde entier et a écrit des livres là-dessus. Pas que quelqu'un les ait lus, mais bon...

Il remarqua le trait d'ironie au coin de sa bouche, et l'un de ses sourcils se haussa légèrement.

— Et bien sûr, il ne pouvait pas emmener sa femme et ses deux enfants dans ses expéditions, c'est évident, ajouta-t-elle tandis que son visage se durcissait.

D'ailleurs, il fallait bien que quelqu'un reste à la maison pour gagner de l'argent. Elle eut un reniflement de mépris.

— Je crois qu'il a fini par mourir d'une maladie vénérienne quelconque. On ne sait pas trop. Il est enterré quelque part au Pérou. Ou balancé dans un trou. Ou alors il s'est fait bouffer, qu'est-ce que j'en sais.

Elle croisait maintenant les bras sur sa poitrine, la bouche pincée, et deux rides de colère profondes s'étaient formées entre ses yeux.

Ses brusques changements d'humeur étaient aussi étonnants qu'inquiétants, mais surtout fascinants. Avec une femme fatale en train de se refaire les lèvres, l'ambiance n'aurait pas été à moitié aussi amusante qu'avec... Lilli. Un prénom doux. À la fois approprié et inadapté.

— À quoi pensez-vous ?

Merde, il ferait mieux de contrôler ses expressions faciales.

— Ce n'est quand même pas votre prochaine question ? rit-il.

— Bien essayé, dit-elle. Si, c'est exactement ma question : à quoi pensiez-vous à l'instant en me regardant ?

— Ce n'est pas juste : je vous demande très innocemment votre prénom, je vous

donne le mien de bon cœur, et vous exigez tout de suite un droit d'entrée dans mon cerveau. C'est très déséquilibré, vous ne trouvez pas ?

— Les règles ne font aucune mention de l'équilibre, rétorqua-t-elle impitoyablement avant d'insister :

— Alors ? Vos pensées !

Il soupira. Elle avait toujours les bras croisés, mais les traits de son visage s'étaient détendus, trahissant à quel point elle appréciait de le prendre de court.

— Je ne pensais à rien de spécial, prétendit-il. Je ne m'en rappelle même plus.

— Vous êtes un piètre menteur, dit-elle. Je vais vous faciliter la tâche : vous avez pensé quelque chose de pas très charmant sur moi, n'est-ce pas ?

— Non, pas du tout, répondit-il.

— Ne vous inquiétez pas, je sais l'effet que je fais aux gens, dit-elle. Je ne suis pas exactement la personne avec qui on rêve de rester coincé dans un ascenseur.

Il éclata d'un rire sonore.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? C'est vrai, non ?

Il se pencha légèrement en avant et dit :

— Pour être honnête, j'ai pensé exactement le contraire.

Pendant une seconde, il la regarda profondément dans les yeux avant d'avouer :

— Je me disais qu'au début, j'aurais préféré avoir une espèce de mannequin pour compagnie, mais que maintenant, je suis vraiment ravi que ce soit vous.

Elle ne savait pas ce qui la déstabilisait le plus : son honnêteté ou la façon dont il la regardait. En tout cas, elle fut incapable de répondre.

— Voilà, c'est ce que je pensais. Puisque vous vouliez savoir.

Et aussi, ajouta-t-il, que votre prénom est d'une certaine manière à la fois approprié et inadapté.

— En tout cas, votre prénom est totalement inadapté, lâcha-t-elle brusquement.

Il l'avait embarrassée, et elle détestait se sentir gênée, surtout ici où elle ne pouvait se cacher nulle part. Elle voulait masquer son trouble, détourner l'attention. Et elle ne voulait surtout pas devoir le regarder à nouveau aussi profondément dans les yeux.

Un mannequin, tu parles ! Un truc parfait et pimpé, ça devait être son genre...

« ... mais que maintenant, je suis vraiment ravi que ce soit vous... »

— Lilli est un très joli prénom, l’entendit-elle dire.
Elle ne le regardait pas, fixant le sol devant elle.

Un long silence s’installa.

Il ne la comprenait pas. Quand il disait quelque chose de blessant, cela ne l’atteignait pas du tout et elle répliquait aussitôt, mais dès qu’il disait quelque chose de gentil, elle se recroquevillait et se forgeait une cuirasse.

Il n’avait jamais connu de femme comme elle. Celles qu’il côtoyait étaient simples et prévisibles. Même Dani était prévisible avec ses bouderies constantes. C’était comme si l’on appuyait sur un bouton en sachant exactement ce qu’il allait déclencher. Chacun de ses mots, chaque geste, chaque expression de son visage entraînait chez elle une réaction précise et attendue. Et au lit, c’était pareil, tout était prévisible. Enfin... quand cela arrivait encore.

Comment ce serait avec Lilli... ?

Il interrompit cette pensée, effrayé, et lui jeta un coup d’œil rapide pour voir si elle lisait sur son visage traître, mais elle gardait les yeux baissés.

Il se leva et appuya une fois de plus sur le bouton d’urgence. Statu quo. Aucune réponse.

— On va finir par devoir se mettre d’accord sur un coin toilettes, lança-t-il avec un sérieux feint.

Elle émit un grognement et leva brièvement les yeux vers lui. Au moins, elle riait à nouveau.

— On arrête le jeu ? demanda-t-il.

Elle hésita, laissa retomber ses bras sur ses genoux, puis secoua la tête.

— Alors, c’est à moi, constata-t-il en se rasseyant.

— Si vous trouvez encore quelque chose à me demander, répliqua-t-elle.

Tu n’as aucune idée de tout ce qui me vient à l’esprit en te regardant, Lilli aux yeux verts, pensa-t-il. Un tas de choses que je n’ai même pas le droit de penser. Il en eut même honte, et se concentra rapidement sur des questions qu’il pouvait réellement poser. Des choses inoffensives, qui ne la feraient pas réendosser sa cuirasse.

— Hmm, fit-il en se frottant le menton.

— Vous voyez, dit-elle.

— Pas du tout « vous voyez », rétorqua-t-il. Quel a été le plus beau moment de toute votre vie ?

Si ça, ce n'était pas une bonne question...

— Pff, fit-elle spontanément. Aucune idée.

— Voyons, vous avez bien dû vivre quelque chose de beau à un moment donné.

Elle détourna la tête, à nouveau agacée. Cette femme était vraiment compliquée.

— D'accord, peut-être qu'on devrait arrêter finalement. Mais c'est quand même vous qui avez proposé ce jeu, rappela-t-il.

— Je n'ai pas encore mis d'enfant au monde, je n'ai jamais eu de relation stable avec un sexe incroyable. Je n'ai pas joué dans le spectacle de l'école pour recevoir les ovations de parents émus... Ma grand-mère, celle qui était avec August, vous savez, m'a offert une fois une poupée que je voulais absolument et qui était en fait bien trop chère. C'était un moment de bonheur, mais ce n'est sûrement pas de ce genre de choses que vous parlez.

— Qu'est-ce que vous en savez ? Je n'ai aucun a priori. Je pose une question et vous répondez, et si c'était ça, votre plus beau moment, alors...

— ... alors c'est assez triste, termina-t-elle.

Était-ce le cas ? Avait-elle vraiment une vie aussi pourrie qu'elle en avait l'air ? En réalité, elle ne le ressentait pas du tout ainsi, ou du moins, elle n'y pensait jamais. Sa vie lui semblait tout à fait normale. Pas spectaculaire, ennuyeuse peut-être, mais normale. Pas différente de celle de son amie Maja ou de tous les autres gens qu'elle connaissait.

Et maintenant, elle se retrouvait là, dans un ascenseur avec un parfait inconnu, à se découvrir soudain complètement insatisfaite. Elle ne parvenait pas à se souvenir d'un « plus beau moment » dans sa vie, tout au plus de moments agréables, mais si banals qu'on ne pouvait pas vraiment les qualifier de « beaux » au point de s'extasier.

Dans les beaux moments, on était si heureux qu'on souhaitait qu'ils ne s'arrêtent jamais. On oubliait tout le reste. Ou l'on voulait mourir parce que la vie ne pourrait pas être meilleure. Ce genre de moments n'existait pas chez elle.

Ou peut-être que si ? Avait-elle simplement perdu toute sensibilité ?

Elle ne s'était jamais posé ces questions, mais maintenant, assise ici, elle en prenait conscience pour la première fois : elle se laissait porter par la vie, s'était laissé dicter par un idiot à queue-de-cheval ce qu'elle devait porter et manger, et était incapable de vivre de vrais beaux moments. Elle menait une existence dénuée de sens, inconsciente.

Il avait fallu qu'un ascenseur tombe en panne pour qu'elle s'en aperçoive.

— Je pourrais vous embrasser là, maintenant, pour vous offrir le plus beau moment de votre vie, s'il vous en manque un, dit August brusquement.

Sa tête pivota vers lui, ses yeux s'écarquillèrent.

— Vous êtes cinglé ?

— Pardon, je voulais juste...

— Fermez-la, espèce d'idiot prétentieux !

C'en était fini du jeu.

Pourquoi s'était-il laissé aller à dire une chose pareille ?

Elle avait tout à fait raison : il était un idiot. Mais pas prétentieux ; ses baisers étaient réellement légendaires.

S'il y avait un domaine où il excellait, c'était bien celui-là, il le savait. Dani n'avait été ni la première ni la dernière femme qu'il avait comblée ainsi, plongeant ses partenaires dans une véritable extase.

Embrasser était un art qu'il maîtrisait à la perfection.

Mais quelle idiotie d'en parler. D'embrasser.

De le proposer comme on offrirait un bonbon : vous en voulez un ?

Cela lui arrivait parfois : dire tout haut ce qu'il vaudrait mieux garder pour soi.

Autrefois, Dani en riait souvent ; aujourd'hui, cela la rendait dingue. Probablement parce que ce qu'il pensait désormais, et qu'il exprimait parfois, n'était plus aussi agréable qu'auparavant.

Lilli était assise en face de lui et fixait le mur avec colère. Ses bras redevenus rigides serraient ses jambes comme des étaux.

Il soupira, posa sa tête contre la paroi et ferma les yeux. Peut-être que l'ascenseur repartirait de lui-même. S'il se concentrait très fort.

Comment appelait-on ça, déjà ? La télékinésie.

Il n'avait rien d'autre à faire, après tout.

— Est-ce que votre femme est au courant ? entendit-il soudain.

Une voix provocante, comme pour dire : *je vous parle à nouveau, mais je suis toujours en colère.*

Il ouvrit les yeux. Elle regardait toujours le mur.

— De quoi ? demanda-t-il.

— Que vous courez les rues en proposant vos baisers à d'autres femmes.

— En proposant ? Il rit. Un tressaillement agita le coin de ses lèvres.

— Je ne cours pas les rues et je ne propose rien, dit-il en ajoutant d'un air innocent :

— J'offre.

Elle le regarda, et cette fois, elle ne put s'empêcher de sourire.

— Vous êtes vraiment un idiot, dit-elle.

— Oui, c'est vrai, admit-il volontiers. Je suis désolé.

Ses traits s'étaient presque entièrement détendus.

Elle inclina légèrement la tête, et il prit cela pour un signe qu'elle acceptait ses excuses.

— Est-ce que vous trompez votre femme ?

— C'est votre deuxième question d'affilée.

— Je n'ai plus envie de jouer.

— Alors je ne suis pas obligé de répondre.

— Non, vous n'êtes pas obligé.

Elle détourna de nouveau le regard. Le mur se redressa entre eux, et le silence revint.

Il lui devait bien ça après son insolence de tout à l'heure, et il ne voulait pas rester assis là, muet, à ses côtés.

— Oui, dit-il simplement. Son expression réclamait plus de détails. — À l'occasion, poursuivit-il. — Enfin... quand l'occasion se présente. Je n'ai pas de petite amie, ni rien de ce genre.

— Et c'est quoi, ce « rien de ce genre » ?, demanda-t-elle avec un haussement de sourcils ironique.

— Si je couchais régulièrement avec la même personne... une liaison, quoi, expliqua-t-il.

— D'accord, murmura-t-elle, comme si elle venait d'apprendre quelque chose d'important.

— Et votre femme le sait ?, demanda-t-elle ensuite.

— Je ne sais même pas si ça l'intéresse, répondit-il. Et soudain, il se rendit compte qu'il disait la vérité. Il ignorait si Dani avait jamais remarqué qu'il avait couché avec une autre femme, si l'idée lui avait un jour traversé l'esprit ou si cela la blesserait.

— Pourquoi ne vous séparez-vous pas ?, demanda Lilli, perplexe. — De toute évidence, vous n'aimez plus votre femme, et elle ne vous aime plus non plus. Alors, à quoi bon continuer ?

C'était vrai : à quoi bon ? Pourquoi s'enfuir de l'appartement à une heure du matin pour éviter une dispute avec une femme pour qui il ne ressentait plus rien ? Pour les souvenirs ? Cela ne pouvait pas être la seule raison.

Lilli l'observait et pensait à Thore, son ex-petit ami. Lui, au moins, ne lui avait pas menti. Il lui avait donné l'occasion de lui en vouloir. On avait le droit de savoir quand on n'était plus aimé, pour pouvoir être en colère.

— Qu'est-ce qui vous retient encore auprès de votre femme ?, demanda-t-elle.

— Qu'est-ce qui vous a retenue auprès de ce tyran à couette jusqu'à ce qu'il vous largue ?, répliqua-t-il avec agacement.

— Thore n'était pas un tyran. Et il avait aussi ses bons côtés.

Il ricana, méprisant.

— Ne l'avez-vous pas qualifié vous-même de connard et de branleur ?

— Si, je l'ai fait, lança-t-elle sèchement. — Il avait ses défauts, exagérait beaucoup et avait des exigences presque impossibles à satisfaire, mais il avait de bonnes intentions, réfléchissait, et voulait contribuer à rendre le monde meilleur. Au fond, Thore est quelqu'un de bien.

— Un connard et quelqu'un de bien, railla-t-il.

— Oui, exactement, affirma-t-elle. — Et vous, qu'est-ce que vous faites de bien ?

— Je suis médecin, et je me bats pour une meilleure rémunération du personnel soignant, dit-il.

Elle sembla stupéfaite.

— C'est vrai ?

— Non.

Quelque chose dans son expression la dissuada de le réprimander une nouvelle fois pour ce mensonge.

— Non, bien sûr que non. Je suis un parfait abruti, vous ne cessez de le souligner depuis que nous sommes coincés ici. Et ma femme le souligne encore plus souvent. Si nous nous séparons un jour, elle ne me trouvera certainement aucune qualité, contrairement à vous avec votre ex. C'est peut-être pour ça que je reste avec elle : pour qu'elle ne puisse pas me rayer complètement de sa vie, pour qu'elle se souvienne parfois de ce qui nous a unis autrefois.

Il posa sa tête dans ses mains et cacha son visage. Son corps fut secoué d'un bref tressaillement.

Elle eut l'impulsion de lui poser la main sur l'épaule, mais se ravisa. Elle ne voulait pas rendre la situation encore plus embarrassante. Et il aurait certainement repoussé sa main.

Il devait la trouver désagréable, peu attirante et pénible. En quoi cela la regardait-il, sa relation avec sa femme ? Et qui était-elle pour juger s'il l'aimait encore ou pourquoi il restait avec elle ? Pour le meilleur et pour le pire... c'était déjà quelque chose. Et tout à l'heure, lorsqu'il avait parlé de leur première rencontre, il dégageait tant de chaleur. Peut-être que...

— Vous avez raison, dit-il en relevant la tête et en s'essuyant rapidement la joue d'un revers de main. — Nous ne nous aimons plus. Depuis longtemps, déjà. En fait, ce n'était qu'au tout début. Nous étions épris l'un de l'autre. Complètement. Je n'avais jamais vécu ça. Le coup de foudre. C'était... c'était tellement beau.

Ses yeux menaçaient de s'embuer à nouveau, alors il attendit avant de reprendre.

— Nous faisions des projets. Nous voulions emménager ensemble, avoir des enfants, une maison plus tard, vieillir ensemble.

Il eut un rire triste.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?, demanda-t-elle avec prudence.

— Rien de spécial. Simplement, avec le temps, nous avons réalisé que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre. Pas du tout, en fait. Nous avions des centres d'intérêt totalement différents et nous étions rarement d'accord. À force, nous parlions de moins en moins pour éviter les disputes. Nous nous sommes mariés malgré tout, parce que nous avions ces projets et que nous étions soi-disant tellement amoureux. On parlait peu et on faisait beaucoup l'amour.

Lilli reprit son souffle. Il lui lança un regard d'excuse et haussa les épaules.

— Malheureusement, aucun enfant n'est venu. Ou Dieu merci, selon le point de vue. En tout cas, l'un des projets qui nous soudaient est tombé à l'eau. Pour la maison, cela n'a pas marché non plus : nous aurions dû nous endetter de manière insensée. Non merci. Alors maintenant, nous vivons là-haut, dans un quatre-pièces, sans enfant et sans sujet de conversation, et nous attendons au moins de vieillir ensemble. D'ailleurs, c'est désormais aussi sans sexe.

Il éclata d'un rire amer.

— Et pourquoi ne nous séparons-nous pas ?, se demanda-t-il alors. — C'est la question des questions. Je ne peux même pas vous parler des bons côtés de Daniela en tant que bonne samaritaine, car elle n'en est pas une. C'est juste une femme frustrée qui a épousé le mauvais homme.

Lilli racla sa gorge pour évacuer son émotion et dit :

— Je crois que si un couple ne se sépare pas alors qu'il le devrait, c'est parce qu'il reste un lien, ou parce qu'il y a quelque chose qui n'est pas encore résolu.

Elle tenait ses mains devant elle, paumes vers le haut, comme si elles portaient la clé de ses problèmes. Elle fronçait les sourcils d'un air pensif. Elle avait l'air touchante, pleine de compassion et animée par le besoin de l'aider.

Combien de facettes avait-elle ? S'il en découvrait déjà autant dans cet ascenseur exigü, qu'en serait-il dehors ? Ou peut-être pas ? Allait-elle en cacher la plupart, tout comme lui cachait, au quotidien, tout ce qui le tourmentait ? Il n'avait jamais parlé de son mariage à personne auparavant. Jamais. Il aurait considéré cela comme une faiblesse, et il ne connaissait personne à qui il aurait voulu se montrer aussi vulnérable, pas même ses amis les plus proches.

— Où étiez-vous exactement dans cet immeuble ?, répéta soudain August, reprenant la question qu'il avait déjà posée, sauf que cette fois, elle l'intéressait vraiment.

— J'étais chez une amie, dit-elle. — Maja vient de se faire quitter par son copain et elle a le cœur brisé. Et comme je suis une spécialiste du sujet... Elle rit.

Il sourit.

— Tout tourne toujours autour de ça, n'est-ce pas ?, dit-il. — Toute la vie n'est faite que de relations. Qui veut qui, qui quitte qui, comment on se supporte... et pourquoi.

— Oui, acquiesça-t-elle. — Même quand deux inconnus se retrouvent coincés dans un ascenseur, c'est de ça qu'il est question.

— À ce propos, dit-il en tendant la main vers le bouton d'urgence.

— Quelle heure est-il ?, demanda-t-elle en jetant un œil à la montre à son poignet.

— Bientôt trois heures, répondit-il.

— Pardon ? Ça fait deux heures qu'on est là ?

— Pas tout à fait, rétorqua-t-il comme si cela faisait une grande différence.

La tonalité qu'ils n'écoutaient même plus s'interrompit. Soudain, un grésillement parcourut la ligne et quelques fragments de voix indistincts se firent entendre.

Lilli et August se regardèrent, les yeux grands ouverts. Pendant une seconde, ils restèrent pétrifiés, puis August se mit à genoux d'un mouvement vif, de sorte que sa tête se trouvât exactement à la hauteur du haut-parleur.

— Allô ! cria-t-il, se penchant si fort que sa bouche frôla presque le revêtement métallique. — Vous m'entendez ?

Rien.

Lilli s'agenouilla juste à côté de lui et cria aussi fort :

— On est coincés ici !

— Allô !, cria August de nouveau.

La ligne resta morte, mais Lilli et August restèrent près du haut-parleur, serrés l'un contre l'autre, épaule contre épaule.

À quel point sa présence était agréable. Comme c'était bon de la sentir. Il aurait pu passer son bras autour d'elle. Qu'aurait-elle fait alors ?

Elle appuya sur la touche.

La tonalité retentit.

— S'il vous plaît..., murmura-t-elle.

Des craquements et des bruits de friture suivirent.

— Allô ? Une voix d'homme, presque couverte par les parasites.

— Vous nous entendez ? Nous sommes coincés dans l'ascenseur, dans la Ringgasse..., dit August.

— Oui, je vois ça. Tout va bien. Quelqu'un arrive tout de suite, répondit l'homme à l'autre bout du fil.

Lilli poussa un petit cri de joie et, dans son enthousiasme, saisit le bras d'August. Ses yeux verts brillaient vers lui.

Tout son corps se mit à fourmiller.

Elle reprit ses esprits, effrayée. Qu'était-ce qu'elle faisait ? Ses mains se retirèrent comme si elle s'était brûlée. Elle se détourna et se réfugia dans son coin habituel de l'ascenseur. De quoi se protégeait-elle au juste ? D'August ? D'elle-même ? D'un moment dont elle aurait soit honte après coup, soit qu'elle n'oublierait jamais de sa vie ? Et qu'est-ce qui se passerait alors ? Elle regretterait ce moment. Elle ne voulait ni l'un ni l'autre. Ou alors, elle en avait peur.

Une infime émotion traversa son visage avant qu'il ne se rasseye lui aussi à sa place. Elle le connaissait trop peu pour pouvoir l'interpréter.

La conversation s'éteignit, étouffée.

Il aurait dû simplement la prendre dans ses bras ; il n'aurait plus jamais de deuxième chance. Mais pourquoi voulait-il cela ? Ne l'avait-il pas trouvée si terrible au début ? Quelles pensées dédaigneuses il avait eues. Et elle n'était pas devenue plus belle depuis. Cette racine de cheveux, cette chemise... mais ces yeux...

Il aurait dû le faire, tout simplement. Oublier tout, juste une fois. Maintenant, c'était trop tard.

— Allez-vous remonter une fois qu'on sera sortis d'ici ?

Une gêne péniblement dissimulée perçait dans sa voix.

— Je ne sais pas, avoua-t-il. — Et vous ?

— Pas moi, rit-elle.

Il esqua un sourire.

— Je rentre chez moi, dit-elle. Il ne demanda pas où c'était.

Il se racla la gorge avant de dire :

— C'était agréable de faire ta connaissance.

Quelle formalité ! Il avait décrit à cette femme le désastre de son mariage et maintenant, il ne trouvait qu'une formule aussi ridicule. Même s'il le pensait.

— C'est étonnant que vous disiez ça.

— Je le pense vraiment.

— Pourtant, je suis principalement pénible, dit-elle.

Il éclata de rire. — Non, vous ne l'êtes pas, le contredit-il. — Pas principalement, en tout cas, ajouta-t-il en plaisantant.

Elle sourit.

— Combien de temps ça va prendre avant que... ?, demanda-t-elle.

Il haussa les épaules. — Pas longtemps, je pense, dit-il. Pas assez longtemps, pensa-t-il.

Ils se turent à nouveau. L'attente remplaçait la parole. Ils écoutaient le silence.

Bientôt, des bruits près de l'ascenseur indiqueraient que quelqu'un travaillait à leur libération, une voix leur crierait probablement quelque chose, le soulagement se ferait sentir. Vraiment ? Le soulagement ?

Devaient-ils échanger leurs numéros de téléphone ? Leurs adresses e-mail, Facebook... Il y avait tellement de moyens aujourd'hui pour rester en contact. Mais pour quoi faire ? Parce qu'on était restés coincés ensemble deux heures dans un ascenseur ?

Leurs noms de famille, au moins. On pouvait au moins échanger les noms de famille. Juste au cas où. Quel cas ? Il n'y avait aucun cas.

On frappa. C'était là. C'était le sauvetage.

August et Lilli se regardèrent, s'efforçant d'afficher un sourire réjoui.

— Allô ?, cria le sauveteur quelque part en dessous d'eux.

— Oui, allô ! répondit August.

— Ça peut encore prendre cinq minutes. Tout va bien pour vous ?

Encore cinq minutes.

— Oui, on va bien ! cria August en regardant Lilli.

— Bien, je me dépêche, promet l'homme.

« Prenez votre temps », aurait voulu dire August, mais il se contenta de lancer :

— D'accord !

Bientôt, ce serait fini.

Lilli baissa les yeux. Elle n'aurait pas dû l'agresser si souvent, réagir de façon aussi idiote. Il disait certes qu'il était content d'avoir fait sa connaissance, mais de quoi se souviendrait-il plus tard ? De son apparence négligée et de son ton revêche. Elle aurait dû accepter sa proposition : le baiser. Elle aurait dû surmonter ses réticences et le faire, tout simplement. Et elle n'aurait pas dû reculer tout à l'heure, elle aurait simplement pu se laisser aller. Elle en avait eu envie, après tout.

Elle aurait dû...

L'ascenseur se mit en mouvement.

C'était arrivé trop brusquement pour qu'ils puissent réagir et afficher de la joie sur leurs visages.

L'ascenseur s'arrêta, la porte s'ouvrit et un homme d'une cinquantaine d'années, fier, aux joues rouges et au ventre proéminent, se tenait devant eux.

— Et voilà ! dit-il avec satisfaction. — C'est vite réglé.

— Vite réglé ?, répéta August, indigné. — On a été coincés plus de deux heures dans ce truc.

L'homme ouvrit de grands yeux, décontenancé de se voir confronté à des reproches au lieu d'une gratitude servile.

— Comment ça se fait ?, demanda-t-il, confus.

— La ligne d'urgence était en dérangement, dit Lilli, — ou pas occupée, ou je ne sais quoi. En tout cas, personne n'a répondu pendant deux heures.

— Ce n'est pas possible, déclara l'homme, consterné.

— Ah ! cria August. — Alors on a dû l'imaginer. Qu'en penses-tu, Lilli, on l'a imaginé ?

— Oui, sûrement, confirma-t-elle, adoptant son ton ironique. — Deux heures, c'est impossible. On a juste trop d'imagination.

L'homme les regarda l'un après l'autre, ne sachant trop quoi répondre.

August soupira. — Sans blague. Vous devriez impérativement signaler le problème, sinon d'autres personnes vont rester coincées ici sans que personne ne s'en aperçoive.

L'homme, dépassé et fatigué, marmonna qu'il allait s'en occuper, prit sa caisse à outils et descendit les escaliers vers la sortie.

— Merci quand même, lui cria Lilli.

Ils restèrent tous les deux au deuxième étage, indécis.

— Tu viens de me tutoyer, dit Lilli.

— Oh, vraiment ? Excuse-moi, dit August. Il n'avait même pas remarqué.

— Non, ça ne fait rien. C'est très bien comme ça, dit Lilli. — Au fond, je trouve ça plutôt approprié qu'on se tutoie. Après cette nuit...

Elle remarqua l'ambiguïté de ses paroles. — Je veux dire..., s'empressa-t-elle d'ajouter, mais August dit :

— Je sais ce que tu veux dire.

Ils restèrent là à se sourire à travers leur propre désarroi.

— Bon, je vais y aller, dit Lilli. Pour elle, la direction était facile à prendre : descendre les escaliers, sortir de l'immeuble, pour aller là où elle habitait.

Où allait-il aller, lui ?

— Est-ce que vous..., commença-t-elle, pour se corriger aussitôt. — Est-ce que tu sais maintenant où tu vas ? Chez toi, ou... ?

Il secoua la tête. Leurs regards se croisèrent une dernière fois.

— Ce n'est pas facile, hein ?, dit-elle.

— Non, répondit-il, — ce n'est pas facile.

— Tu finiras par faire ce qu'il faut, dit Lilli, — si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera plus tard.

Il acquiesça. — Plus tard.

— Bonne chance, dit-elle.

— Toi aussi, répondit-il.

Leurs regards se détachèrent, elle se détourna et descendit les escaliers.

— Lilli ! cria August avant qu'elle n'ait disparu au coin de l'escalier.

— Oui ? Elle se retourna.

— N'oublie pas la racine des cheveux, dit-il en souriant.

Elle rendit son sourire. Ses yeux verts brillèrent vers lui une dernière fois, puis elle disparut.

Il écouta le rythme de ses pas et resta cloué au sol devant la porte de l'ascenseur au deuxième étage. Au bout d'un moment, il se rendit compte qu'il n'entendait plus rien. Plus de pas, plus de Lilli.

C'était un idiot, elle avait bien raison. C'était un tel idiot.

Il savait maintenant où il voulait aller, et ce n'était pas là-haut.

Il dévala les escaliers, ouvrit brusquement la porte d'entrée, se précipita dans la rue et regarda de tous les côtés.

Il n'y avait que l'obscurité et le silence.

Lilli était partie.

Chapitre 2

Elle aurait pu rendre visite à Maja. Après tout, elle habitait dans le même immeuble que lui.

Mais Maja était très prise — notamment par un nouveau petit ami — et elle-même l'était aussi, du moins se l'était-elle raconté. D'ailleurs, sa visite ce soir-là, il y a plus d'un an, avait été une grande exception. Le plus souvent, elle retrouvait Maja au cinéma, au restaurant ou au café, lorsqu'elles se donnaient rendez-vous pour faire du shopping. Et elle avait recommencé à le faire plus souvent ces derniers temps : acheter des vêtements, ceux qui lui plaisaient. Parfois, elle mangeait même un burger. Ses cheveux étaient maintenant bruns, comme la nature l'avait voulu, ce qui lui avait permis d'économiser la dépense d'une coloration.

Elle n'avait donc pas rendu visite à Maja et, même si elle l'avait fait, qu'est-ce qui se serait passé ? Aurait-elle sonné à toutes les portes du cinquième étage ? Ou du sixième ? Elle ne se rappelait même plus exactement où il était monté. Non, bien sûr que non.

Elle aurait pu monter la garde nuit après nuit devant l'immeuble et attendre qu'il quitte l'appartement précipitamment, après une dispute avec sa femme. Comme une vraie harceleuse. Pour l'amour du ciel !

Non, rien de tout cela n'entrait en ligne de compte. Ils s'étaient dit au revoir à l'époque, et il était clair qu'il n'y aurait pas de retrouvaille. Pourquoi d'ailleurs ? La seule raison pour laquelle elle pensait encore à lui aujourd'hui était ridiculement prosaïque : son regard matinal dans le miroir. Elle se regardait, voyait ses cheveux désormais bruns, ses yeux verts, et ne pouvait s'empêcher de sourire. Tous les matins. Il avait trouvé ses yeux beaux et, par là, lui avait offert un sourire dans son miroir pour le reste de sa vie. Il avait changé quelque chose. En deux heures.

Pensait-il encore parfois à elle ? À son air bougon ? À sa chemise de bûcheron qu'elle avait jetée à la poubelle le lendemain et repêchée un jour plus tard dans les ordures ménagères ? Une voisine l'avait observée, secouant la tête, alors qu'elle se penchait profondément dans le grand conteneur, poussait des sacs-poubelle de-ci de-là et en vérifiait le contenu, jusqu'à ce qu'elle finisse par retrouver son propre sac et en extirper la chemise. Elle l'avait lavée et, parfois, la portait. Seulement chez elle, quand l'envie lui en prenait. Quand elle pensait à la possibilité d'aller un jour à l'immeuble de Maja, avant de chasser aussitôt cette idée idiote.

Le téléphone sonna.

Comme si le diable s'en mêlait, Maja se manifesta.

— Salut, Lilli ! lança-t-elle gaiement dans le combiné. C'est super que tu sois joignable tout de suite, je dois te dire quelque chose. Elle marqua une courte pause, toute excitée, pour faire monter le suspense et donner à Lilli l'occasion de demander quoi. Ce que celle-ci fit sagement.

— Quoi donc ? demanda Lilli en levant les yeux au plafond et en soupirant intérieurement. Maja, avec son amour débordant et son enthousiasme inépuisable, était devenue difficile à supporter ces derniers temps.

— Noooooooooous ! étira-t-elle le mot, en guise de roulement de tambour verbal, de façon pénible, ON SE MARIE !

La chute, criarde et stridente, fit mal à l'oreille de Lilli. Elle eut juste le réflexe d'éloigner le combiné pour éviter des dommages irréversibles.

— C'est pas génial ? tonna la voix depuis l'appareil tenu à bout de bras.

— Oui, c'est super, dit Lilli.

Maja, ivre de son propre enthousiasme, ne remarqua pas le ton neutre de son amie et continua à raconter l'événement à venir. À un volume acceptable, heureusement. Teeeeeeellement d'invités, une teeeeeellement belle salle, une teeeeeellement grande fête, teeeeeellement heureuse. Dans deux mois. Et ensuite, le voyage de noces aux Maldives.

— J'ai trop hâte ! jubilait Maja dans un soprano cristallin.

Bien sûr, Lilli pouvait venir avec quelqu'un, fit-elle encore remarquer, en guettant la réaction.

— D'accord, se contenta de dire Lilli, sans livrer la révélation attendue : qu'il y ait quelqu'un ou non.

Au bout d'un bon quart d'heure, la conversation épuisante prit fin.

Tant mieux pour Maja, pensa Lilli. Elle ne connaissait pas l' élu. Elle ne connaissait d'ailleurs plus que peu de gens dans l'entourage de Maja, car la plupart des amis communs s'étaient rangés à l'époque du côté du couple de traîtres Helge et Simone et n'entretenaient plus de contacts avec Maja. Ça promettait. Elle ne connaissait personne et n'emmènerait même pas d'accompagnant. Peut-être ferait-elle mieux

d'attraper à temps un bon gros rhume, elle pourrait alors décliner sans affront et échapper à ce fantastique événement.

« Ça me fait teeeeellement de peine, Maja. J'étais teeeeellement contente d'avance. » Un petit filet de voix enrouée et tout baigne.

Quoique, en fait, elle devait encore quelque chose à Maja. Si son amie ne l'avait pas retenue avec cette photo débile, elle serait partie plus tôt et ne se serait jamais retrouvée dans cet accoutrement. Elle aurait peut-être encore ces affreux cheveux, se serait baladée dans des fringues atroces et aurait continué de se renfrogner le matin devant son miroir.

Et après tout, c'était un mariage, il y aurait de l'alcool et, au pire, elle pourrait toujours se soûler pour rendre toute la cérémonie plus supportable.

Donc, dans deux mois.

Dani monta dans sa voiture et se mit aussitôt à fouiller dans son sac à main. C'était tellement elle. Il ne la connaissait pas autrement. S'il fermait les yeux et se la représentait, c'était toujours ainsi : la tête plongée au-dessus du sac, comme si, au besoin, elle pouvait y ramper elle-même, et les mains fouillant fébrilement l'intérieur, tandis qu'elle repoussait de côté toutes ces choses inutiles qui s'y trouvaient. Elle cherchait toujours quelque chose : la clé, la carte d'identité, le portefeuille, le téléphone. Toujours. Quelque chose.

— Attends une seconde, lui aboya-t-elle, au moment où il démarrait le moteur.

— Je crois que j'ai laissé mon baume à lèvres là-haut. Le baume à lèvres !

— Ce n'est pas si grave, non ? osa-t-il avancer.

Elle releva brusquement la tête.

— Laisse-moi juger à quel point c'est grave, répliqua-t-elle.

Il coupa de nouveau le moteur et attendit.

— OK, le voilà, on peut y aller, annonça-t-elle au bout d'une minute, poussa un soupir de soulagement et lui adressa un sourire conciliant.

Il ne voulait pas faire la tête, alors il lui rendit son sourire et partit.

C'était un jour particulier pour Daniela et August ; il devait se dérouler harmonieusement et ne pas être gâché par des disputes inutiles pour des brouilles.

Ça, ils l'avaient dépassé. Leur dernière grosse dispute datait de plus d'un an. Puis il y eut la grande mise au point. Toute une journée, ils n'avaient rien fait d'autre que parler. Une journée et une demi-nuit. À trois heures du matin, ils se retrouvèrent enfin dans les bras l'un de l'autre et pleurèrent. Épuisés, soulagés, avec la certitude que désormais tout irait mieux, parce que, enfin, tout avait été dit.

Il conduisit la voiture à travers la ville et essaya de ne pas tenir compte de ses interventions habituelles — « Fais attention, il veut sortir de sa place » ou « Tu colles beaucoup trop » ou « Tu te rends compte que tu fais un détour énorme ? ». Dani ne pouvait tout simplement pas se taire et savait toujours tout mieux que tout le monde, c'était comme ça. Aujourd'hui, il était en mesure de l'accepter et de passer dessus avec calme.

Il fit la sourde oreille et changea de sujet.

— Tu vas voir ta sœur la semaine prochaine ? demanda-t-il pour la détourner de la circulation. Comme si sa sœur l'intéressait.

— Non, je ne crois pas, dit Dani, en justifiant sa décision dans les moindres détails et en en profitant pour débiter sa grande sœur. Cela lui valut dix bonnes minutes de tranquillité pendant lesquelles il n'avait qu'à hocher la tête de temps en temps ou faire « mhm ».

C'était toujours comme avant : il la connaissait et pouvait déclencher la réaction désirée comme s'il était programmé.

— Fais attention, le tram est prioritaire ici, l'avertit Dani, ce qui lui montra que son exposé était terminé. Elle regarda sa montre.

— On a encore le temps, constata-t-elle.

— Je sais, dit-il.

Elle tirait sur sa veste, tripotait son collier, sortait l'indispensable baume à lèvres de sa poche et s'en tartinait un peu la bouche. Elle était nerveuse.

Était-il nerveux ? Il s'écouta. Ne serait-ce qu'un peu ? Ce serait de mise, non ?

Quand le feu passa au rouge, il tourna la tête vers elle. Elle soutint son regard, en souriant. Non, il n'était pas nerveux. Pour la première fois depuis des années, il était réellement en paix avec lui-même et ressentait pour de bon le calme qu'en général il donnait à voir aux autres.

Il sourit aussi, mais son sourire n'était pas pour Dani ; il allait au souvenir de Lilli aux yeux verts. L'épouvantail revêche de l'ascenseur. Pourtant, elle n'avait pas été ça. Ni revêche ni épouvantail, à vrai dire, mais cette première impression qu'elle lui avait laissée le faisait encore sourire. Elle avait été difficile, oui. Imprévisible, déroutante, étrange, tout ça. Si différente de Dani. Et différente de tout le monde, elle avait eu la clé de sa petite boîte à pensées cachée et soigneusement gardée, où il retranchait tout ce dont il ne voulait parler à personne. Avec Lilli, il avait parlé.

Et puis elle était partie. Au moment même où il avait compris qu'il ne trouverait peut-être plus jamais quelqu'un avec qui parler ainsi, à qui il pourrait s'ouvrir si complètement.

Elle était partie, mais quelque chose d'elle était quand même resté et l'avait poussé à avoir cette mise au point avec Dani. Pas tout de suite, mais un jour, comme Lilli l'avait prédit.

Et maintenant, il était assis en voiture avec sa femme, et tout allait bien.

Lilli traversait la ville à toute allure. Il y avait une foule de monde, et elle détestait ça. Tant de touristes — ils ne pouvaient pas simplement aller ailleurs ? À la mer, dans les Alpes, à Majorque ? Mais pas ici, en plein centre, où il n'y avait même rien à voir, seulement des magasins.

Elle était en chasse d'un cadeau de mariage adéquat. Elle n'y avait d'abord même pas pensé : qu'il fallait aussi offrir quelque chose. Qu'offre-t-on à un mariage ? Un fer à repasser ? Une nappe ? Un joli truc-machin à poser quelque part ? Elle ne s'y connaissait pas en ces choses-là, ni en fers à repasser, ni en nappes, ni en... bric-à-brac. Elle se dit qu'elle devrait commencer par acheter un guide : *Offrir, mode d'emploi*, ou un truc du genre. Ça devait bien exister, il y avait des guides pour tout.

Lilli n'en était pas certaine, mais c'était une raison suffisante pour chercher asile dans la première librairie venue. C'était son univers, là, elle s'y connaissait. Bientôt, elle se retrouva si occupée à fureter et à lire qu'elle perdit complètement de vue le cadeau de mariage. Ce n'est que lorsqu'un grand beau livre sur les Maldives lui tomba entre les mains qu'elle pensa à Maja.

À la caisse, elle se demanda en passant combien d'ouvrages de ce genre les mariés recevraient, et combien d'exemplaires de celui-ci en particulier. Elle paya et était

contente d'elle. Le lourd livre dans son sac et la satisfaction d'une mission accomplie lui firent tolérer les touristes. Elle flâna le long des vitrines et, lorsqu'elle repéra une robe vert tilleul, d'une beauté à couper le souffle, qui lui irait à coup sûr à merveille, elle n'hésita pas une seconde, entra dans la boutique et en ressortit une demi-heure plus tard avec un grand sac et un sourire satisfait. La tenue pour la grande fête, elle l'avait donc déjà, chaussures assorties comprises. Probablement le tout « Made in China », pensa-t-elle, amusée, et elle accrocha le regard d'un beau jeune homme qui répondit avec enthousiasme à son sourire inconscient et sans but.

Cadeau, tenue et cavalier en une journée, en moins d'une heure, pensa-t-elle, ce serait vraiment un nouveau record. Puis elle alla spontanément vers l'homme.

— Salut, dit Lilli. J'ai besoin de quelqu'un pour m'accompagner à un mariage samedi prochain, le cadeau et la robe, j'ai déjà.

Le visage de l'homme prit une expression un peu bête, et, pris de court, il chercha une réplique et n'en trouva pas.

— Euhhh, dit-il, et soudain il avait l'air nettement moins bien.

Lilli rit et dit : — Ça va, je plaisantais. Bonne journée.

Là-dessus, elle se détourna et laissa le type interloqué sur place.

Joli, mais lent à la détente, jugea-t-elle, tandis qu'elle se demandait, l'espace d'une fraction de seconde, si un flirt innocent d'après-midi n'aurait pas été agréable, pour une fois. Elle se retourna encore, mais le jeune homme avait déjà pris la poudre d'escampette. Il avait peut-être maintenant un traumatisme et n'oserait plus jamais, de sa vie, sourire à une inconnue qui ricanait toute seule. Pauvre type, vilaine Lilli.

Paf ! Le choc soudain, brutal, sembla être sa punition.

— Oh, merde ! jura l'homme en blouse blanche. La blouse autrefois blanche, désormais tachée d'un beau brun café.

— Putain ! lâcha Lilli, qui avait certes causé l'accident, mais n'en avait rien reçu.

— Vous devriez regarder devant vous quand vous traversez une zone piétonne bondée en plein après-midi, grogna l'homme.

— Je suis vraiment désolée, dit Lilli.

L'homme grommela quelque chose d'incompréhensible, tint son gobelet de café presque vide devant lui et ne cessa de fixer la catastrophe sur sa blouse.

— Je peux au moins vous offrir un autre café ? demanda Lilli.

— Non, merci, je n'ai plus le temps pour ça, répondit l'homme, avant d'ajouter encore une fois : Merde !

— Bon, alors, si vous voulez de l'argent pour le pressing...

— Ça sera lavé à l'hôpital, pas la peine.

L'homme vida le reste du café par terre, froissa le gobelet et le jeta dans la poubelle qui, comme par hasard, se trouvait deux mètres plus loin.

Lilli ne savait plus quoi dire ni quoi proposer. Elle s'était déjà excusée. De toute façon, l'homme était pressé. C'était sans doute la raison même de l'incident : il était tellement pressé. Sinon, il aurait dû la voir et aurait pu l'éviter.

— Bon, d'accord, dit Lilli, un peu plus froide. Alors, au revoir.

— Mieux vaut éviter, marmonna l'homme, et il partit sans la regarder à nouveau.

Elle ferait mieux, elle aussi, de rentrer chez elle au plus vite, pensa Lilli, car si elle semblait ce jour-là bénéficier d'un excellent karma de shopping, côté relations humaines — surtout masculines — il y avait quelques déficits. Non que ce soit différent les autres jours, mais froisser deux hommes en une minute — dont l'un, au sens propre — c'était énorme, même pour elle. C'en était sûrement fini de trouver un cavalier pour le mariage de Maja.

Peu importe, la plupart des hommes étaient de toute façon stupides, comme on venait de le voir, et elle n'avait aucune envie d'une relation, quelle qu'elle soit.

Elle s'arrêta net. La foule qui virevoltait autour d'elle dans tous les sens dut l'éviter, parce qu'elle s'était immobilisée en plein milieu. La prise de conscience la frappa comme un coup de massue.

C'était un mensonge. Ça lui faisait quelque chose d'aller seule à ce mariage, de n'avoir personne et de ne même pas savoir flirter correctement.

Elle avait changé beaucoup de choses depuis la nuit dans l'ascenseur, mais elle menait encore cette vie monotone, dans laquelle il n'y avait toujours pas de vrais moments de bonheur. Parce qu'elle ne le permettait pas. Parce qu'elle se mentait à

elle-même et prétendait sans cesse qu'elle ne voulait pas autre chose. C'était pathétique.

Elle aurait dû simplement l'embrasser... à l'époque.

D'assez loin, elle entendit des voix scander des slogans ; un cortège de manifestants s'approchait. Elle n'avait aucune envie de manifestations ni de davantage de monde. Elle voulait juste rentrer.

— Mais t'as vu ta tête ?

— Me demande pas !

— Je croyais que tu voulais juste boire un café fissa. Pourquoi te doucher dedans ?

— Très drôle !

— Ou bien il y a un message profond derrière ? Le médecin maculé de café ! Voilà ce qui arrive quand une infirmière sous-payée et surmenée pète un câble.

— Ferme-la, d'accord ?

August rit et rendit à son ami et collègue le panneau en carton qu'il avait tenu pour lui entre-temps. Le cortège des manifestants se mit en marche. Steffen leva sa pancarte bien haut et reprit les slogans à tue-tête, tandis qu'August, avec quelques autres collègues, distribuait des tracts aux passants.

— De quoi s'agit-il ici ?, demanda une vieille dame en plissant les yeux avec effort. De toute évidence, elle n'était pas en mesure de déchiffrer l'écriture sur le tract.

— Nous manifestons pour améliorer la situation du personnel soignant, expliqua August. — De meilleurs salaires, plus de personnel, plus de temps.

— Ah d'accord ! C'est bien, jugea la femme. — Vous êtes infirmier ?

— Non, je suis médecin, dit August.

— Ah d'accord ! Alors qu'est-ce que vous faites ici ?, demanda la femme, interloquée.

— Nous, médecins, exprimons ainsi notre solidarité, répondit August avec une amabilité nerveuse. Steffen et les autres étaient déjà bien plus loin devant.

— Ah d'accord !, dit de nouveau la femme. — C'est bien. Elle sourit et lui serra la main.

August reprit sa course vers l'avant, où Steffen s'était un peu calmé après le désastre du café.

— Alors, petite causerie au passage ?, demanda-t-il quand August revint courir à côté de lui.

— Carrément !, dit August. — T'as même un certain style avec cette tache marron sur ta blouse.

— La blouse, je m'en fous, mais le café, j'en aurais eu besoin après la nuit que j'ai passée. Il fit le calcul. — Après... vingt-huit heures.

— Là-bas, il y a un kiosque, dit August.

— Super ! Steffen lui tendit la pancarte, partit en vitesse et revint trois minutes plus tard avec un grand gobelet de café.

— Tu me racontes maintenant le destin de son prédécesseur ?, demanda August et, voyant Steffen le regarder d'un air perplexe, il désigna le café d'un mouvement de tête.

Steffen soupira.

— Une connasse m'est rentrée dedans. Évidemment, elle n'a rien pris, la vache.

— Ça peut arriver, fit August.

— Pas quand on regarde devant soi.

— Et toi, où est-ce que tu regardais ?

— Mon gobelet de café.

— Ah, fit August en ricanant.

Un remords s'éveilla chez Steffen.

— La pauvre ! Elle était plutôt sympa, en fait. Elle s'est excusée tout de suite et voulait me payer un nouveau café ou le pressing. Et moi...

— Et toi, tu t'es probablement comporté comme un con.

— Oui, admit Steffen d'une petite voix. — Quand elle a dit « Au revoir », j'ai même ajouté : « Mieux vaut pas. » Il fit une grimace honteuse. August se contenta de hocher la tête.

Le cortège arriva à la place où devait se tenir le rassemblement.

— Combien de discours ?, demanda Steffen.

August vérifia sur le tract. — Cinq, dit-il, ce qui fit gémir Steffen.

Il passa sa pancarte à une infirmière de son hôpital et s'affala, épuisé, sur le bord d'un bac à fleurs démesuré installé sur la place. August s'assit à côté de lui.

— Au fait, Dani vient avec nous samedi ?, demanda Steffen.

— Pourquoi tu me parles de Dani maintenant ?, répliqua August.

Steffen haussa les épaules. — Je suis crevé, je saute du coq à l'âne. Alors, elle vient ?

— Non, dit August, elle viendrait bien, mais elle n'a pas le temps. C'est ce qu'elle dit.

— Au fait, votre grand jour, c'était comment ?, demanda Steffen en avalant le reste de son café d'un trait.

— Bien, dit August laconiquement.

Steffen hocha la tête et lui tapa le dos d'un air compréhensif.

Devant, à la tribune, il y avait des soucis avec le micro. Un sifflement désagréable menaçait de faire fuir les quelques passants qui s'étaient joints aux manifestants.

— Elle était plutôt mignonne, dit Steffen, à la faveur d'un nouveau saut de pensée.

— Qui ? Dani ?, demanda August, amusé.

— Non, celle du café, dit Steffen.

— Voyons, s'il te plaît, t'es casé, lui rappela August d'un sérieux feint.

— Et même très bien, confirma Steffen. Un sourire béat effleura son visage un court instant, puis il se ressaisit et reprit, tout à fait factuel : — Non, c'est juste que je l'ai remarqué après coup. Et en fait déjà pendant.

Le micro s'était calmé, et le premier orateur fit un essai de voix : — Un, deux, un, deux. Vous m'entendez tous bien ?

— Elle avait des yeux incroyablement beaux, se souvint Steffen. — Des yeux verts.

Chapitre 3

Des yeux verts.

Il avait eu envie de bondir, de secouer Steffen, de le forcer, sous menace de tortures, à l'emmener là où il s'était heurté à ces yeux verts. Il ne l'avait pas fait ; à partir de cet instant, il s'était seulement assis, comme anesthésié, sur la jardinière. C'était il y a trois jours.

Il n'y avait certes pas tant de femmes avec des yeux verts aussi saisissants, mais cela ne voulait pas dire pour autant que c'était Lilli. Et même si c'était elle, elle serait partie depuis longtemps. Comme cette fois-là, dans le noir. Et même si elle s'était encore trouvée exactement au même endroit, qu'est-ce qu'il lui aurait dit ?

Pourquoi la simple possibilité lointaine que cela ait pu être Lilli l'avait-elle à ce point déstabilisé ?

Peu importe. C'était passé. Le hasard l'avait — peut-être — amenée près de lui, et le destin n'avait pas jugé nécessaire qu'ils se rencontrent. Mais qui savait combien de fois ils s'étaient déjà frôlés de bien plus près, puisqu'ils vivaient dans la même ville. Qu'y avait-il de si particulier à cela ?

Il essaya de nouer sa cravate, sans y parvenir. Il ne pouvait pas encadrer les cravates. Quand Dani ne la lui nouait pas, c'était mission impossible, et Dani n'était pas là. Il savait réparer des vaisseaux sanguins, mais pas nouer une cravate. Il laissa tomber. Costume sombre, chemise sombre : pas besoin, en plus, d'une cravate sombre. La mine mécontente que le miroir lui renvoyait ne visait pas ses vêtements, mais la chance éventuellement manquée.

Il regarda l'heure. La cérémonie avait lieu à une heure. D'ici là, il devait encore travailler une expression de circonstance, joyeuse. Il s'adressa un sourire dans le miroir. Ses yeux devaient encore s'entraîner un peu.

Encore tant de monde, pensa Lilli en entrant dans l'église. Elle était en retard. Une réticence intérieure diffuse à l'égard de l'événement lui avait valu ce quasi-retard. Et maintenant, elle se retrouvait face à ces marées humaines. En réalité, ils n'étaient pas si nombreux, mais c'était l'impression qu'elle avait : des gens bien habillés, pomponnés, qui sentaient bon, tout excités de joie. Et tous accompagnés. Tous en train de discuter, de rire, de plaisanter, de bonne humeur. Sauf elle.

— Côté de la mariée ou du marié ?, demanda une gentille blonde naturelle — on le voyait à la racine de ses cheveux — en ouvrant tout grand ses yeux couleur violette.

Dans quel film avait-elle déjà vu une scène pareille ? Dans plusieurs, probablement. Ça faisait très Hollywood.

— Mariée, dit Lilli.

— À droite, s'il vous plaît, dit la blonde rayonnante, et elle lui tendit, en guise de ticket d'entrée, un programme. La classe : un mariage avec programme.

Lilli le glissa dans son sac à main et alla s'asseoir tout au fond. Tout devant, près de l'autel, le marié était déjà là et discutait avec quelques personnes. Lilli se dévissa le cou pour apercevoir quelque chose de la merveille du monde dont Maja vantait sans cesse les mérites de son amoureux, mais, d'une part, elle était trop loin, et d'autre part, il tournait de toute façon le dos aux invités. Bah, elle ferait sa connaissance bien assez tôt.

Faute du grand cercle d'amis qui s'était volatilisé avec son ex-petit ami, Maja avait surtout garni son côté de l'église avec sa nombreuse famille. Ça grouillait de tantes âgées et d'oncles, de grands-tantes et de cousines au énième degré.

En face, la moyenne d'âge était nettement plus basse. Principalement des amis et des collègues, supposa Lilli.

Les rangs se remplirent, le prêtre s'avança devant l'autel, et l'église devint silencieuse. Le marié et son témoin prirent une attitude grave, pleine d'attente. Puis la musique démarra, la porte s'ouvrit et Maja, au bras de son père, franchit le seuil, glissa le long de l'allée, jusqu'à ce qu'elle arrive enfin auprès de son futur. Lilli n'en vit pas grand-chose, trop de têtes lui masquaient la vue, mais elle se douta que tous avaient des larmes de bonheur aux yeux. Quant au prêtre, elle le voyait à peine, elle ne faisait que l'entendre, lorsqu'il commença par ces mots :

— Nous sommes réunis aujourd'hui ici...

— ... pour unir cet homme et cette femme dans le saint état du mariage.

August décrocha. Saint état du mariage, n'importe quoi. Quel cirque. Steffen lui avait dit que sa future attachait de l'importance à tout ça, alors il lui faisait plaisir. Grande église, grande salle de réception au château, grand dîner, tout en grand.

Steffen, en réalité, aimait plutôt les choses en petit comité. Si ce n'était pas un bon présage...

Mais August s'était bien gardé de le lui faire remarquer. Steffen était heureux avec sa petite amie, bientôt sa femme. C'était bien l'essentiel.

Dani et moi aussi, nous avons été heureux, pensa August, tandis qu'il essayait de mettre la voix monotone du prêtre en sourdine. Et puis tout ce bazar avait commencé ; pour ce qui était de ce « saint état du mariage », ça n'avait été qu'un état de malheur, oui.

— Veux-tu..., et ainsi de suite, demanda maintenant le prêtre. Les personnes concernées répondirent par « oui » et « oui ».

— Alors, je vous déclare... Bla-bla-bla. Échange des alliances, baiser, applaudissements, émotion.

Et maintenant, de l'alcool, pensa August, j'espère. Pourtant, il se leva bien sagement avec tous les autres invités dans l'église et applaudit. Il croisa le regard de Steffen. Comme il avait l'air heureux. Et pourquoi, lui, était-il de si mauvaise humeur aux mariages ? Ressaisis-toi, August, pensa-t-il, et il adressa un sourire à son ami.

Les mariés passèrent devant et la noce suivit. August prit son temps.

À peine la porte de l'église s'ouvrit-elle que Lilli s'y engouffra, bien qu'elle fût presque sûre que cela passerait pour un impair, les mariés étant censés sortir les premiers. Mais elle était tout aussi certaine qu'elle aurait eu la nausée si elle avait dû, de près, supporter le sourire béat de Maja — à s'en fendre les joues — qui allait d'une oreille à l'autre. C'était donc le moindre mal de commettre un écart de politesse.

Elle pourrait toujours prétendre plus tard qu'elle avait eu une urgence toilettes.

Le programme ne précisait-il pas où avait lieu la fête et comment s'y rendre ? Au château, évidemment, on ne pouvait pas le manquer, mais où exactement ? D'après ce qu'elle avait entendu, il y avait plusieurs salles de réception pour ce genre d'occasion.

La noce sortait peu à peu de l'église, en tête les jeunes mariés, qui s'étaient arrêtés dehors devant l'entrée et recevaient les félicitations.

Super ! Quand allait-elle pouvoir présenter ses vœux, maintenant ? Lilli continua. D'abord vers le château, tout proche, posé sur une petite hauteur. Un édifice étiré, somptueux, aux hautes fenêtres et à la façade impressionnante. Derrière la noble balustrade du premier étage, on aurait facilement pu imaginer l'une des familles royales européennes en train de saluer.

Une longue et large allée, plus adaptée aux calèches qu'aux voitures, entourait un merveilleux jardin en terrasses, encore en pleine floraison en cette fin d'été. Maja avait déjà vanté le lieu, et elle n'avait pas exagéré. Impossible de faire plus grandiose. Son mari serait-il du même acabit ? Tape-à-l'œil, clinquant et apparences ?

L'essentiel, c'était qu'il y ait de quoi bien manger et assez d'alcool, pensa Lilli en longeant l'allée, puis elle se défilerait en temps voulu. Bien sûr, après avoir félicité le couple heureux, ce qu'elle finirait par faire à un moment ou à un autre.

Arrivée au portail d'entrée, elle se repéra grâce à la description sur son programme, qui indiquait qu'il lui suffirait de suivre le chemin fléché jusqu'à la salle de réception.

Et c'était vraiment aussi simple : organisation parfaite. Lilli se promit de mentionner ce point avec éloges lors du small talk plus tard avec Maja. À la porte l'attendait un monsieur en habit qui la regarda d'un air interloqué. Bien sûr, elle était trop en avance ; elle aurait dû se joindre au cortège nuptial.

— Puis-je voir votre carte ?

— Quelle carte ?, demanda Lilli, stupéfaite. Puis elle se rappela de justesse l'invitation écrite que Maja lui avait demandé d'apporter absolument. — Ah, oui, dit-elle en la tendant à l'homme.

Il leva les sourcils d'un air navré et lui annonça qu'elle n'était pas au bon endroit. Le mariage du Dr Sievers avait lieu un étage plus bas, dans la salle bleue. Ici, c'était la salle verte.

— Mais sur le panneau, il était écrit... Lilli n'en était plus sûre. Sievers ? Bien sûr, c'était ainsi que s'appelait l'ami de Maja. Son mari, plutôt. Elle l'avait oublié.

L'homme esquissa un sourire condescendant, comme il sied dans un château.

— Merci, dit Lilli, et se dirigea là où, selon l'invitation, elle devait être.

August avait traîné dans l'église le plus longtemps possible. Non pas qu'il aimât particulièrement cet endroit, mais il avait honte de feindre une joie débordante devant son ami. Premièrement, il doutait que Steffen fût heureux avec cette poupée avide de reconnaissance, et deuxièmement, il doutait que quelqu'un puisse être heureux en mariage. Tout au plus dans des cas exceptionnels, si le destin se montrait particulièrement clément. Mais du destin, il avait depuis longtemps une piètre opinion — et plus encore depuis que, quelques jours plus tôt, il lui avait peut-être refusé des retrouvailles avec Lilli. Depuis, il était de mauvaise humeur, et il aimait trop Steffen pour risquer de lui gâcher son mariage avec ça.

— Vous voulez manquer la fête ?, demanda une voix derrière lui. Le prêtre au sermon monotone s'avavançait vers lui en souriant.

— J'en aurais bien envie, oui, lâcha August avant d'avoir pu se retenir. Le revoilà, son vieux travers : dire tout haut ce qu'il vaudrait mieux ne pas penser. Mais le prêtre rit.

— De mauvaises expériences avec le mariage ?, demanda-t-il.

— Divorcé, dit August. — Depuis la semaine dernière, pour être précis.

— Je comprends, alors un mariage est bien sûr éprouvant, dit le prêtre.

— Non, pas du tout, contredit August. — Je suis très heureux d'être divorcé.

Le prêtre fronça les sourcils, toute compréhension envolée.

— Je veux dire, tenta August, — ce n'est pas ça qui est éprouvant. Pas du tout.

— Alors quoi ?, demanda le prêtre avant d'ajouter avec tact : — Si je puis me permettre.

— J'ai perdu quelqu'un, dit August avec une franchise spontanée et une pointe de tristesse dans la voix, ce qui amena de nouveau le prêtre à tirer de mauvaises conclusions.

— Oh, toutes mes condoléances, dit-il.

— Euh... non, rectifia August. — Pas perdu comme ça. Autrement. Comment expliquer ? Et pourquoi, d'ailleurs ?

Le prêtre comprit qu'il ne pouvait pas aider davantage, ne serait-ce que parce qu'il n'y comprenait strictement rien. Il se réfugia dans un sourire vague et paternel.

— Eh bien, je crois que je ferais mieux d’aller..., dit August en faisant un geste vers l’extérieur, où toute la noce se mettait justement en mouvement.

Le prêtre hocha la tête, visiblement soulagé ; August quitta l’église et emboîta le pas aux autres à bonne distance.

Lilli était assise à la table qui lui avait été attribuée dans la salle bleue et se demandait pourquoi cette salle s’appelait « salle bleue », car elle n’était pas bleue du tout. Pas plus que d’autres salles de réception qu’elle connaissait. Elle n’avait rien de plus stimulant à faire. Ses voisins de table, tous des parents âgés de Maja, discutaient entre eux et les mariés erraient quelque part dans le château pour faire des photos. Le repas serait servi plus tard, mais quelques musiciens assuraient une agréable toile de fond sonore, et les boissons étaient là. C’était l’essentiel.

Lilli avait déposé son cadeau sur la table prévue à cet effet, tout près d’un autre qui, par sa forme et sa taille, avait l’air d’être lui aussi le beau livre sur les Maldives.

« Tous nos vœux de bonheur à vous deux, et amusez-vous bien dans les eaux peu profondes », avait-elle écrit sur la carte. Maja saisisait-elle la pique ? Son mari, peut-être ; après tout, il avait un titre de docteur, il devait bien avoir quelque chose dans le crâne. Quoique, ce n’était pas une garantie.

Lilli s’agrippait à son deuxième verre de vin et regardait autour d’elle. Comme à l’église, tout était sagement séparé en « son côté à lui » et « son côté à elle », sans se mélanger. Comment était-elle censée y faire des rencontres ? En avait-elle seulement envie ? Ce serait au moins l’occasion unique d’améliorer ses talents de drague. Ou, plus largement, son savoir-vivre social. Maintenant qu’elle n’avait plus l’air d’un épouvantail, des hommes inconnus, dans les zones piétonnes, lui adressaient déjà de grands sourires. Alors qu’elle portait ce rêve vert amande et même du maquillage. Et ne s’était-elle pas promis de changer quelque chose dans sa vie ? Ça, en tout cas, n’allait pas se passer à cette table. Elle s’apprêtait juste à se lever et à aller flâner de l’autre côté quand les musiciens entonnèrent la marche nuptiale de rigueur et que les mariés radieux firent leur entrée dans la salle : Monsieur le Dr Sievers et Madame.

August atteignit la salle de bal juste à temps pour voir les mariés balayer la piste au rythme d’une valse traditionnelle. Steffen avait fière allure et sa jeune épouse était, il fallait bien l’admettre, très jolie. Impeccable, en fait.

August repéra un plan de table à l'entrée et essaya de découvrir où on l'avait placé. À son grand dépit, il constata qu'il ne connaissait un seul nom de ses voisins de table. Tous ses collègues du service, également invités, avaient été répartis à d'autres tables. Formidable, il était en plus forcé de faire la conversation pendant le repas avec des inconnus. Ce n'était sûrement pas une idée de Steffen, mais il aurait au moins pu le prévenir.

La valse s'était achevée, la foule avait applaudi poliment et s'était mise à table.

August se retrouva en compagnie d'un couple âgé qui n'échangeait pas un mot, d'un jeune couple encore en plein état d'amour fou, qui ne voyait personne autour de lui, et de deux femmes, visiblement mère et fille, qui détaillaient August avec un enthousiasme à peine voilé. La place à côté d'August était libre. Soit quelqu'un avait réussi à se défiler, soit il arrivait scandaleusement en retard.

— Est-ce que quelqu'un vous a déjà dit que vous ressemblez à George Clooney jeune ?

C'était la mère qui lui posait la question, tandis que la fille semblait avoir au moins le tact de vouloir s'enfoncer sous terre à cette remarque. Ni le couple âgé, ni le jeune couple ne s'intéressaient à savoir s'il ressemblait à George Clooney ou si quelqu'un venait de se ridiculiser.

— Vous allez rire, je suis même médecin, lança August avec flegme.

La mère rit effectivement, d'un gloussement clair. Le visage de la fille vira au rouge sombre.

Au secours, pensa August, mais il adressa à la femme un sourire indulgent.

De la table voisine, il accrocha un regard. Une rousse séduisante avait observé la conversation gênante avec amusement et lui avait lancé un signe compatissant. Ce soir-là, August semblait avoir l'embarras du choix : la mère, la fille, la rousse, et sans doute encore quelques autres. Dani aurait au moins pu venir pour lui épargner ça, en bouclier humain, pour ainsi dire.

Il se plongea dans son assiette et se demanda s'il existait un juste milieu entre se donner la becquée et s'ignorer ostensiblement.

Lilli saisit la première occasion venue pour rattraper ses félicitations manquées. Elle se présenta après environ cinq heures, après le menu en dix services, les discours interminables, divers rites de mariage idiots, l'ouverture du buffet de

gâteaux — découpe de l'immense pièce montée comprise — et les danses sans interruption.

L'occasion ne se présenta que lorsque Lilli croisa Maja aux toilettes pour dames.

— Ce n'est pas fantastique ?, demanda Maja en serrant Lilli dans ses bras avec chaleur, mais très prudemment pour ne pas froisser sa robe volumineuse.

— Oui, félicitations, dit Lilli.

— Tu le trouves comment, Volker ?, demanda Maja.

Horrible, aurait aimé dire Lilli : prétentieux, affecté, ennuyeux, idiot. Mais elle dit — Sympa ! — et essaya de le dire comme si elle le pensait vraiment.

— Oui, il est juste génial, s'extasia Maja. — Je n'aurais jamais imaginé de ma vie que j'aurais un jour un mariage de rêve pareil.

Cauchemar, pensa Lilli.

— Mais ça lui est complètement égal, ce que ça coûte. L'important, c'est que je sois heureuse.

— C'est génial, confirma Lilli, mobilisant toute sa maîtrise d'elle-même.

— Tu montes, que je te le présente ?, proposa Maja.

— Euh, plus tard, il faut absolument que je remette mon make-up d'équerre, répondit Lilli avec présence d'esprit.

— D'accord, à tout à l'heure, gazouilla Maja, et quitta les toilettes d'un pas léger.

Aussitôt après, Lilli entendit un claquement de langue furieux et le sifflement indigné de Maja : — Faites attention ! La précieuse robe avait dû se trouver en danger immédiat.

Lilli raviva son khôl, donna un petit coup à ses cheveux et attendit cinq minutes. Elle se passerait bien volontiers d'être présentée à ce frimeur plein aux as. Elle se regarda dans le miroir et, comme toujours, pensa à August. Donc, tous les jours. On ne pouvait quand même pas penser chaque jour à quelqu'un qu'on n'avait rencontré qu'une fois et qu'on ne reverrait jamais. Elle devait perdre cette habitude. Elle devrait monter et enfin faire ce qu'elle s'était promis à midi : flirter. Peu importait avec qui. Elle n'était pas si mal, après tout. Par sécurité, elle sortit aussi son rouge à lèvres et remaquilla sa bouche.

Puis elle chassa une fois de plus la pensée involontaire et récurrente du baiser qui n'avait jamais eu lieu, et grimpa à l'étage.

Il avait l'embarras du choix et aucun intérêt. Pourquoi, au juste ? Quand il était encore avec Dani, il ne laissait pourtant rien passer.

Maintenant, il était libre et sans attaches, aussi désintéressé qu'un eunuque. Il dansa une fois avec la rousse, qui incarnait à peu près l'archétype de la femme de classe dont il avait rêvé dans l'ascenseur ce jour-là, et qui s'avéra d'un ennui mortel. Puis, par pitié, il invita la fille gênée, ce qui n'apporta pas beaucoup plus de plaisir. À côté de cela, il échangea quelques mots avec certains collègues, mais comme ils étaient, à son goût, trop surexcités et, pour la plupart, accompagnés de leurs femmes, il retourna vite à sa place et s'accrocha à son verre de vin.

Steffen repassa de temps en temps à sa table, comme August le soupçonnait, pour s'assurer qu'il ne filerait pas à l'anglaise trop tôt. On lui présenta aussi la mariée heureuse, Lisa. Même de près, elle restait impeccable, très gentille, très douce, très délicate, jeune, presque girly. Combien de temps tiendraient-ils ensemble ?, se demanda August, et il s'appliqua, en rencontrant la jeune femme, à ne laisser échapper aucune remarque déplacée. C'était épuisant.

Il ne supporta pas longtemps ce small talk laborieux et s'excusa avec le seul prétexte pertinent qui se présentait : il devait juste...

August s'éclipsa de la salle de bal et se fit indiquer le chemin des toilettes par le portier en queue-de-pie. Deux étages plus bas, puis à gauche, vous verrez.

Il vit et visa la porte portant en lettres dorées « Messieurs », quand, de la porte marquée « Dames », quelque chose de blanc et d'ample jaillit et lui rentra dedans. Au milieu de cette explosion de tissu blanc, quelqu'un claqua la langue et siffla, indigné : — Faites attention. Puis la femme — manifestement l'héroïne principale d'une autre salle de bal — avait déjà filé.

Il s'abstint de lui hurler quelque vacherie dans le dos. Primo, on n'insulte pas une mariée ; secundo, elle était déjà partie.

Les toilettes pour hommes, avec l'espace de lavage attenant, se révélèrent décevantes, austères, rien d'un château. Pas un endroit où l'on aurait envie de s'attarder. Il devrait peut-être saisir l'occasion et filer. Il avait rempli tout le protocole : manger, danser, parler, féliciter, faire la connaissance de la mariée, donner une tape sur l'épaule à Steffen. Il pouvait partir maintenant.

August quitta les toilettes des hommes, tourna à droite vers l'escalier et monta. Quelques marches plus haut, une femme en robe vert amande marchait devant lui.

La coupe moulante de la robe, la légèreté avec laquelle elle gravissait les marches, et le balancement de ses hanches fines mettaient son corps en valeur avec discrétion. Elle avait légèrement baissé la tête et, d'un geste, rejeta ses cheveux bruns mi-longs en arrière.

August accéléra le pas. Cette femme était la première personne, ce jour-là, à éveiller son intérêt. Lorsqu'il l'eut presque rejointe, elle quitta l'escalier au premier étage et entra dans la salle bleue.

Lilli avait pris les meilleures résolutions en entrant dans la salle. Mais dès qu'elle vit Maja et son mari poissonnier, la parentèle cossue d'un côté de la salle et le cercle de connaissances élitiste de l'autre, elle se ravisa. Ici, il n'y avait presque pas de célibataires, en tout cas aucun avec qui elle avait envie de flirter. Elle n'en était pas à ce point-là. Elle voulait juste partir.

Ce n'était pas l'endroit où collectionner de jolis moments. La seule question était : où était cet endroit ?

Elle sortit son portable de son sac et composa le numéro de la centrale de taxis. On lui dit d'attendre dehors ; un taxi allait arriver.

Lilli ne se donna pas la peine de dire au revoir à Maja. À quoi bon ? Elle ne ferait que la supplier d'attendre qu'elle lance son bouquet puis file aux Maldives. Elle raterait les grands adieux. Quel drame.

Comme Lilli ne trouvait ça dramatique le moins du monde, elle quitta simplement la soi-disant « salle bleue », pas bleue du tout, dévala le splendide escalier de Cendrillon et attendit son taxi dehors.

August resta un moment indécis devant la salle bleue, puis se sentit prodigieusement ridicule et monta à l'étage, vers la salle verte, pour au moins dire brièvement au revoir à Steffen.

— Jolie noce, mais je dois y aller maintenant, dit August. Et comme Steffen le connaissait bien et était un ami loyal, il laissa passer sans insister et n'essaya rien pour retenir August plus longtemps.

August sortit son portable de sa poche et composa le numéro de la centrale de taxis. On lui dit d'attendre dehors ; un taxi allait arriver.

En descendant le grand escalier courbe, il ressentit un soulagement. Au premier étage, il jeta encore un coup d'œil vers la salle bleue, puis continua et quitta le bâtiment.

Lorsqu'il sortit, le taxi était déjà là, et, comme par hasard, la femme en vert amande y montait. Il allait justement protester quand un deuxième taxi arriva dans l'allée.

— Vous avez un admirateur qui vous suit ?, demanda le chauffeur de taxi en souriant, en lançant un regard dans le rétroviseur.

— Pardon ?, répondit Lilli, déconcertée.

— Le taxi derrière nous nous suit depuis le château.

Lilli se retourna. Un autre taxi, et alors ?

— Il y avait deux grandes noces, et je suppose que je ne suis pas la seule à habiter le centre-ville, rétorqua-t-elle d'un ton posé, en essayant de se remettre en mode veille.

— C'est encore assez tôt pour quitter déjà une fête, observa le chauffeur.

— Croyez-moi, je n'ai certainement pas d'admirateur qui me suit, dit Lilli, légèrement agacée. Elle pensa intérieurement : Et si tu ne me fiches pas la paix avec tes balivernes, je te fournirai aussi la preuve qu'il y a de bonnes raisons à ça.

— Qui sait, qui sait, plaisanta le chauffeur, qui n'avait pas perçu le danger mais, par chance, se tut ensuite.

August n'en revenait pas. Le taxi de la femme en vert amande prenait exactement le même chemin que le sien. Voilà vingt minutes bien sonnées qu'ils roulaient derrière elle. Au début, rien d'étonnant : il n'y avait pas tant d'itinéraires différents pour revenir en ville. Mais à mesure que le réseau se compliquait, le taxi devant eux prenait malgré tout les mêmes sorties et, aux carrefours, la même direction : là, ça devenait étrange.

— Vous vous êtes concerté avec votre collègue devant ?, demanda August, comme pour plaisanter.

— Comment ça ?, répondit le chauffeur.

— Le taxi là-devant roule devant nous depuis le château, expliqua August.

— Vraiment ? Bah, ça arrive, fut tout ce qu'il trouva à répondre.

— Souvent ?, demanda August. Il remarqua avec nervosité que deux autres voitures s'étaient glissées entre les deux taxis.

— Je ne sais pas, dit le chauffeur, peu bavard. Je ne fais pas attention à ce genre de trucs.

Puis il s'arrêta à un feu rouge, tandis que le taxi devant eux filait de justesse au jaune. Disparu.

Merde, pensa August. Mais il se sentit idiot en même temps. Qu'est-ce que ça changeait ? Cela n'avait aucune importance. Ce n'était qu'une femme quelconque avec une belle silhouette. Personne qui compte. Pas Lilli.

Il se renfonça dans son siège et ferma les yeux. Pourquoi hantait-elle encore sa tête ? Pourquoi n'arrivait-il pas à l'oublier ?

Le feu passa au vert.

Chapitre 4

— Les Maldives, c'est le comble.

Lilli s'était préparée à arracher le combiné de son oreille d'une seconde à l'autre, s'attendant à une explosion, mais Maja se contenta de se plaindre, de râler et de pleurnicher.

— Mais les Maldives n'y sont pour rien si ton mari traîne partout...

— Siiiiiii ! répliqua Maja d'une voix douloureuse.

Très bien, si elle voulait le voir comme ça, pensa Lilli. Une fois de plus, son esprit se tourna vers August : « Certaines personnes ne tiennent même pas cinq semaines ensemble », avait-il dit à l'époque. Dans le cas de Maja, il avait eu raison. Trois semaines, pour être précise. C'est le temps qu'il avait fallu à Maja pour découvrir que son sac à fric fraîchement épousé était en plus un vrai sac à merde, qui baisait tout ce qui n'était pas juché dans un arbre, et aux Maldives, il semblait y avoir particulièrement peu d'arbres.

— Au moins, tu as eu de la chance avec l'appartement, tenta Lilli de souligner le positif dans cette galère.

— Pfff ! fit Maja. — Il est bien plus petit que l'ancien et pas aussi central.

— Arrête de râler et sois contente que ta régie ait été si serviable. Au moins, tu ne te retrouves pas à la rue, lui rappela Lilli.

— Tu m'aides pour le déménagement ? demanda Maja sans détour.

— Pardon ? Je ne suis pas déménageuse ! rétorqua Lilli tout aussi directement.

— Non, je veux dire plutôt sur le plan psychologique et moral. Et puis tu n'habites pas loin, c'est l'avantage de ce nouvel appart. Et tu es quand même ma meilleure amie.

Je suis ta seule amie, pensa Lilli. Mais elle promit d'être aux côtés de Maja le jour du déménagement, ce qui revenait à : boire ensemble ensuite dans le nouvel appart et écouter ses jérémiades.

Ça allait être la première fois qu'elle rendait visite à Maja depuis qu'elle était restée coincée dans l'ascenseur avec August. Elle aurait peut-être dû repasser encore une fois par l'ancien appartement, tant que c'était possible. Maintenant, c'était trop tard.

Steffen vantait la vie conjugale et sa femme. August s'étonnait seulement qu'il le fasse trois heures après la fin de son service, chez l'Italien, et qu'après sa troisième

bière, il ne montre toujours aucun signe d'empressement à rentrer dans son paradis conjugal. Et c'était déjà la deuxième fois cette semaine.

De toute évidence, Lisa sortait aussi souvent avec des copines, allait au théâtre ou au concert. Ou en boîte.

— On se laisse de l'espace, c'est génial ! s'enthousiasma Steffen en commandant sa quatrième bière. Une petite, cette fois.

— Super ! dit August. Il ne voulait pas jouer les rabat-joie. Et puis, qui était-il pour commenter ce début précoce de la fin du mariage de son ami ? En plus, tout ça pouvait très bien durer encore deux ou trois ans. Avec Dani et lui, ça avait même tenu plus longtemps. Il fallait voir ça comme un acquis d'expérience : se planter une fois, puis être prêt pour une vraie relation qui avait de bonnes chances de tenir.

Quelle connerie, pensa August. Il avait clairement déjà trop bu.

— Et toi, côté vie amoureuse, ça donne quoi ? demanda Steffen. Sa langue lourde n'arrivait à prononcer « vie amoureuse » qu'avec peine.

— J'en ai pas, reconnut August.

— Allez, dit Steffen. Il y a bien quelqu'un, quelque part, non ?

— Exactement, dit August sombrement. — Quelque part.

Il leva la main pour héler le serveur et payer, mais Steffen dit : — C'est offert par la maison. Enfin : par ma maison.

— Merci, dit August. Il lui tapa sur l'épaule et quitta le resto.

Lilli était assise au milieu d'un joyeux bazar de meubles, valises et cartons, et buvait du prosecco dans un gobelet en plastique. Maja n'avait pas retrouvé le carton des verres. Ce n'était pas si important pour elle. Ce qui comptait, c'était de se plaindre, avec une oreille pour l'écouter.

D'abord, elle reprit en détail les événements aux Maldives, puis discuta de la question de savoir si, après si peu de temps, il fallait divorcer ou si une annulation était possible, combien ça coûterait et qui paierait. Ce salaud d'infidèle ne devait pas s'en tirer si facilement. Ensuite, Maja s'attarda un bon moment à informer Lilli dans les moindres détails des revenus de son futur ex-mari et à réfléchir à ce qui pourrait lui revenir, puisqu'il n'y avait pas de contrat de mariage, et ainsi de suite. Mais quand elle commença à devenir philosopho-métaphysique en se demandant ce qu'elle faisait de travers pour que les hommes la traitent toujours ainsi, Lilli en eut assez.

— Maja, ça, il faut que tu le découvres toi-même, dit-elle. Elle vida son gobelet d'un trait, puis ajouta : — Il est tard, je dois y aller. Salut.

Elle ne tint pas compte de l'objection de Maja, à savoir qu'il n'était que onze heures et que ce n'était pas tard. Elle leva la main en guise de salut et quitta l'appartement.

Elle passa devant l'ascenseur et descendit l'escalier. Elle ne prenait l'ascenseur que lorsqu'elle n'avait vraiment pas le choix, et jamais pour descendre.

August n'habitait pas loin. C'était l'avantage de son nouvel appartement : il était près de l'hôpital. Après la séparation d'avec Dani, il avait vécu provisoirement dans un studio, mais heureusement, il avait toujours eu de bons rapports avec son ancienne régie, et dès qu'un bel appartement spacieux se libéra dans l'un de leurs immeubles, il l'obtint. Près de l'hôpital, au troisième étage, ça se faisait très bien à pied, puisqu'il ne prenait plus l'ascenseur, sauf en cas d'urgence.

Quand il entra dans l'immeuble, encore un peu embrumé par les bières qu'il avait bus, il réfléchit brièvement à savoir si c'était une urgence. Mais non, ça allait encore. Rester coincé dans l'ascenseur maintenant ne serait pas drôle : au plus tard dans une demi-heure, il aurait besoin d'un WC. Il sourit pour lui-même et prit l'escalier, les yeux sur les marches pour ne pas trébucher.

Des pas vinrent d'en haut à sa rencontre. Les pas légers et rapides d'une femme, constata-t-il. Leur cadence régulière lui rappela quelque chose. La dernière chose qu'il avait perçue de Lilli.

Elle dévala l'escalier comme si elle fuyait Maja, ses problèmes d'appartement, son chaos conjugal et son apitoiement.

Quelqu'un arrivait d'en bas en sens inverse. Des pas lourds martelaient les marches. Elle paria sur un homme d'un certain âge ou un ivrogne. Pourquoi quelqu'un comme ça ne prenait-il pas l'ascenseur ? C'est fait pour ça, non ?

Les pas ralentirent, puis se turent. Pourvu qu'elle ne trébuche pas tout de suite sur un ivrogne avachi.

August s'arrêta. Son cœur battait au rythme des pas qui s'approchaient de lui.

Mais qu'est-ce qu'il avait encore imaginé ? Avait-il perdu la tête ? Pourquoi, diable, justement... ?

La lumière s'éteignit et, un étage au-dessus, une voix de femme inimitable jura tout autant — *Putain de merde !*

— C'est pas vrai, chuchota August.

Il tâtonna en hâte dans la cage d'escalier sombre vers l'étage supérieur, jusqu'à atteindre l'interrupteur. Au même instant que Lilli. Une seconde plus tard, il s'écroula par terre.

Elle entendit la respiration précipitée de l'homme, puis de nouveau ses pas, plus rapides qu'avant. Lilli paniqua. Il l'avait entendue et voulait maintenant profiter de l'obscurité. Un agresseur de femmes, à coup sûr. Un agresseur ivre. Elle devait atteindre le prochain interrupteur avant que l'homme ne l'atteigne, mais il venait déjà vers elle, grande silhouette indistincte prête à se jeter sur elle et l'empêcher d'allumer, pour qu'elle ne puisse pas l'identifier ensuite. C'est ce qu'elle pensait. Par réflexe, elle remonta le genou et frappa on ne sait où, en tout cas assez fort pour qu'il gémissse et s'affaisse devant elle sur le sol.

Elle actionna l'interrupteur et poursuivit sa course.

— Lilli ! articula-t-il, le visage déformé par la douleur, en essayant en vain de se redresser.

Elle s'arrêta. Comme frappée par la foudre. Elle se retourna lentement.

Ses yeux verts la regardaient comme s'il s'agissait d'une apparition, pas vraiment réelle.

— Ce n'est que moi, haleta August.

Comme rien ne l'obligeait plus à la suivre, il resta assis, recroquevillé par terre.

Lilli remonta les quelques marches qu'elle avait descendues entre-temps.

— August ? demanda-t-elle, comme si elle n'en croyait toujours pas ses yeux.

Il n'avait pas besoin de confirmer l'évidence et profita de ce temps pour reprendre son souffle. Heureusement, elle n'avait pas touché en plein dans le mille, mais ça faisait quand même un mal de chien.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? demanda Lilli, toujours sidérée.

— J'habite ici, dit-il. — Et toi ?

C'était un peu indigne, la façon dont il était assis devant elle, essayant de trouver une position la plus confortable possible contre le mur, tout en levant les yeux vers elle.

— Je... je... balbutia Lilli. Elle semblait avoir oublié ce qu'elle était venue faire dans cet immeuble. À la place, elle prit conscience de ce qui venait d'arriver.

— Merde, je t'ai fait mal ? Elle s'agenouilla enfin à côté de lui.

— Non, pas du tout. Rien de grave, minimisa August, mais, imaginant à quel point sa grimace devait paraître crispée, il dut rire lui-même.

Lilli lui rendit un sourire contrit.

— Oh là là, je suis tellement désolée, je pensais que tu étais un...

— Violeur ?

— Oui.

— Bon à savoir que tu sais te défendre aussi bien.

Peu à peu, Lilli comprit qu'elle ne rêvait pas. August était assis devant elle, l'homme auquel elle pensait chaque jour depuis plus d'un an, pour une raison ou une autre. Elle se laissa glisser à côté de lui sur le sol et s'adossa, elle aussi, au mur.

Subjugué, il la regarda. La douleur n'avait plus d'importance. Lilli était là et s'asseyait juste à côté de lui, dans la cage d'escalier. Simplement.

— Ça fait plaisir de te voir, dit-il. S'il pouvait seulement lui dire à quel point.

— Pareil, répondit-elle en souriant, puis baissa les yeux.

Pareil ? Apprendrait-elle un jour à se comporter comme il faut ? Sauter de joie aurait été approprié. Lui sauter au cou aurait été approprié. Mais « pareil » ? Lilli avait honte.

Elle était encore bien plus ravissante qu'il ne s'en souvenait, et il ne pouvait pas imaginer à quel point il fondait littéralement.

— Alors, dit August pour la tirer de l'embarras, qu'est-ce que tu fais ici ?

Lilli soupira et, prenant la mesure de la situation, éclata de rire. Puis elle expliqua :

— J'étais chez mon amie Maja. Elle s'est mariée il y a cinq semaines et elle divorce déjà. Donc, elle a de nouveau le cœur brisé, et comme je m'y connais...

— Ce n'est pas vrai, si ? demanda August, incrédule.

— Si, dit Lilli, tandis qu'il se joignait à son rire. — Certaines choses ne changent jamais, ajouta-t-elle quand ils se furent calmés.

— D'autres, si, dit August en montrant, hilare, les cheveux de Lilli. — Le brun te va bien mieux.

Et comme Lilli se détourna de nouveau, il enchaîna : — Mais laisse-moi vérifier, s'il te plaît, d'où vient le T-shirt.

Elle rit et lui tapa les doigts. Il aurait aimé lui dire à quel point elle était jolie, mais il se souvint qu'elle ne savait pas quoi en faire, alors il fallut qu'elle le lise dans son regard.

— Et vous habitez ici maintenant ? changea-t-elle de sujet.

— Moi, corrigea-t-il, — moi, j'habite ici. Je suis divorcé.

Il guetta sa réaction.

— Ah ! dit-elle, sans trop savoir ce qu'elle devait ressentir.

— C'était la bonne décision, dit-il.

— Bien, dit-elle.

— Oui, acquiesça-t-il, sans cesser de la regarder. Il aurait voulu lui prendre la main pour s'assurer qu'elle ne disparaisse pas de nouveau comme ça.

La lumière s'éteignit à nouveau. Sa main se posa sur la sienne.

— Il y a autre chose qui n'a pas changé, murmura-t-elle dans l'obscurité.

— Quoi donc ?, demanda-t-il tout aussi doucement. Sa main enveloppa la sienne.

— Je n'ai toujours pas de plus beau moment, dit Lilli.

Elle ne pouvait pas voir son large sourire, mais elle le sentit.

— Tout le monde devrait avoir un plus beau moment, dit August, passa un bras autour d'elle et l'attira contre lui.

— Oui, et tu as déjà prétendu...

— Je sais.

Elle chercha son visage à tâtons.

— Alors essayons, chuchota-t-elle.

— D'accord, chuchota-t-il en retour, ses lèvres tout près des siennes. — C'est parti.

- Fin -

Avez-vous aimé mon livre ?

Ce livre a été traduit de l'allemand.

Si, au cours de votre lecture, vous avez remarqué quoi que ce soit que je pourrais améliorer, n'hésitez pas à m'écrire à :feedback@josefineweiss.de.

Si vous avez aimé cette nouvelle, vous aimerez peut-être aussi mon premier roman :



<https://www.amazon.com/dp/B0G3NSNVG6/>